2.

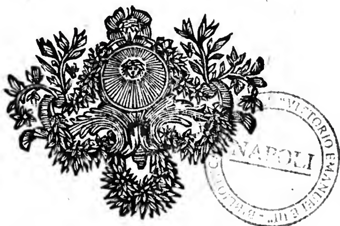
POESIES PASTORALES.

Avec un Traité ſur la Nature de l'Eglogue, & une Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

Par M. DE FONTENELLE,

de l'Academie Françoiſe.

Nouvelle Edition augmentée.

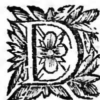


A LONDRES,

Aux depens de PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands, Libraires, chez qui l'on trouve un aſſortiment general de toute ſorte de Muſique.

M. DCC. XVI.

A MADAME
LA DAUPHINE.
EGLOGUE.



Ans un bois qu'arrose la Seine
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et révois presque sans objet ;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies ,
Suffisent pour causer nos douces réveries,
Quelquefois nous révons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître,
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître.
De nos hameaux les plus tendres amours ,
J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toûjours
Avec belles dont on peut surprendre les discours
Non, disoit Cloris, j'en suis sure,
C'étoit une Déesse, & tu lui fais injure
D'être d'un avis different.

D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans ses airs qui touche & qui surprend,
Lise as-tu donc veu des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand ?

Tu ne peux à sa veüe avoir été frapée
D'un respect plus profond que moi,
Répondoit Lise, & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.

Les Déesses toûjours fieres & méprisantes
Ne rassureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des soûris gracieux;
Mais tu l'as veu, cette auguste Personne
Qui vient de paroître en ces lieux
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu veu des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?
Alors je me presente aux yeux des deux Bergeres.

Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter,
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait disputer;
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi
Je suis, je l'avoüerai, du sentiment de Lise,
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foy,
Cloris ne s'est guere méprise.

Comment en sçais-tu tant, toy qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergere, je consens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoi que simple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaisir à répandre
Les biens dont est comblé ce rustique séjour
N'attendez pas de moi que je vous represente
Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante,

Je fus à leur aspect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont troublé ma memoire,
Et de plus, tout doit bien s'en estre évanoui,
Mes yeux furent long-tems attachez sur
VICTOIRE.

Car le croiriez vous bien? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant
VICTOIRE le voulut; se delassant peut-être
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend;
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant;
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goust s'étend!
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un souris fin qui venoit à paroître
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous.

Vous devez bien ſçavoir s'ils ſont touchans & doux,
VICTOIRE le ſçait mieux encore.
Puiſqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants ſeront jugez par elle.
Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous la matiere eſt ſi belle.
Je le ſçai bien, mais un ſimple Hautbois.
A vôtre avis, y pourroit-il ſuffire ?
Phœbus lui même avec ſa Lire
Y penſeroit plus d'une fois.






NAPOLI

POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

I. EGLOGUE.

A MONSIEUR...

*UAND je lis d'Amadis les faits inimitables,*
Tant de Châteaux forcez, de Geans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée où dans un doux repos
L'Amour occupe seul de plus charmans Heros
Où l'Amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zelé partisan,
Jusque dans Adamas le Souverain Druide,
Dieux, que je suis faché que ce soit un Roman!

J'irois vous habiter, agreable Contrée,

Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans des mémes feux épris;
Où le charme secret produit par leur presence
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.
O rives de Lignon, ô plaines de Forez
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toûjours pleins d'atraits,
Que n'estes-vous peuples d'Hilas & de Silvandres;
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas
Ces Silvandres, & ces Hilas,
Remplissons nostre esprit de ces douces chimeres,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
Nostre raison seduite avec plaisir s'égare,
Elle-méme joüit des objets qu'elle a feints,
Et cette ilusion pour quelque tems repare
Le defaut des vrais biens que la Nature avare,
N'a pas accordez aux humains.
Ami dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage,
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers,

Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les promesses extravagantes,
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez
Mais pour cette puissante & douce reverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaintes de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siecles passez,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacez!

LEs Bergers d'un Hameau celebroient une Feste
Chacun d'eux plus paré meditoit sa conqueste,
Ne respiroit qu'amour, & n'étoit apliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires
On avoit derobé des fleurs aux Prez naissans,
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle
Ici, sous des Rameaux exprez entrelassez ,
Où joüoient les rayons dont ils étoient percez,
On formoit tout à tour des danses differentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes !
Là dans une campagne on disputoit un prix,
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les belles aux bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse !

Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des Flûtes ,des Hautbois,& des Oiſeaux jaloux
Il naiſſoit mille amours,ce tems les favoriſe ,
Ils étoient moins craintifs,ce tems les autoriſe,
De toutes parts enfin par mille jeux divers ,
A la joye au plaiſir,les cœurs étoient ouverts
Alcandre, Alcandre ſeul n'en étoit point capable
A peine il reconnut un jour ſi remarquable ,
En voyant ce ſpectacle,il s'en trouva ſurpris,
Triſte, mais rendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe,il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule ;
Auſſi tôt qu'il arrive au milieu d'un coſteau ,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allegreſſe en tous lieux repanduë,
Pour un amant qui ſouffre inſuporrable vûe !
Il s'arrête,& preſſé de ſes vives douleurs;
Tout rit,tout eſt en joye,& moi, dit-il, je meurs,
Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;
Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins.
Si je ne la voyois;je la cherchois du moins ,
L'amour me conduiſoit,& je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant , helas ! j'erre en ces mêmes lieux ,
Plein d'elle,& ſans eſpoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel ! que le Soleil marche à pas lents ſur nos teſtes !
Quels jours quelle triſteſſe ! & l'on ſonge à des Feſtes !
On danſe en ces Hameaux,que je me tiens heureux,

D'eſtre

D'estre ici solitaire, éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferois-je? quoy ? je pourrois voir Doride
De loüanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loüé ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joye ?
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoye,
Bergeres, joüissez de mille vœux offerts,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les jeux ! que d'yeux tournez sur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fut moins touchée,
Il est vray cependant que pour mieux m'écouter
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût servi de parure,
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'employ
De cueillir cette fleur ne regardoit que moy.
Peut-être dans les yeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mysterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois recompensé.
Peut-être qu'à l'éclat si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuyant dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras ;
Elle l'a déja fait aux Nôces de Silvie,
Ce plaisir impréveu pensa m'ôter la vie,

Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir ;
Quel moment, ah ! grands Dieux, s'il pouvoit revenir !
Alcandre, que dis-tu ? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir ?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.



SILVANIRE ET DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

Ou vas-tu, Licidas ?

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assez longue,

LICIDAS.

Ah ! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il est aisé de l'entendre ;
Toûjours de l'amour.

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire sans les Amours ?
Qui viendroit me les defendre ,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage ,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi ,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage.
Il n'est point parmi nous d'usage ,
Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'être pas Amant ,
Au doux peril d'aimer de soi-même on s'expose ,
Qu'il arrive un évenement ,
Il n'en faut pas bien loin chercher la cause.
C'est l'amour , c'est lui sûrement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont decidez ,
Les Troupeaux , il est vrai , sont assez mal gardez ,
Mais les belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout nôtre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifferente ;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante.
L'amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moy, Berger, par quelle voye?
Il l'a soûmise à son pouvoir;
Je suis curieux de sçavoir
Les divers moyens qu'il employe.
Aussi bien je suivrai la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace;
Dans de semblables entretiens
Tu sçais comme le tems se passe.

LICIDAS.

Mais; Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Histoire pareille.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le tems d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithère,
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eût pour elle,
L'amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient delivrez.

Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire ;
Plaisir,qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux ! quels discours charmans Silvanire entendit !
Devine les,Atis,toi qui sçai comme on aime,
C'étoient de ces discours dictez par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour veritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée,
La rencontre où d abord leur ame fut blessée,
Le lieu,même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'est indifferent à des cœurs bien épris,
Les premieres rigueurs qu'eut à souffrir Miréne,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine,
Mille liens amoureux pour eux seuls importans,
Quels sujets d'entretien à des Amans contens !
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage
Qui des tendres amours est le charmant partage,
Que le respect pourtant accompagne toûjours,
Doux respect qui lui-même aide aux tendres amours
Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire ;
Par quel art, chér Atis se pourroit-il décrire ?

Quelque débat entre eux survenu pour un chant
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que causoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baisé,
Un vain couroux d'Amance aussi tôt appaisé,
Que sçai-je mille jeux que l'amour autorise,
Une innocente offense, une feinte surprise
D'une liberté douce effets pleins d'agremens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse,
De ce lieu solitaire elle sortit réveuse;
Les plus beaux de ses jours, quoi qu'exempts de souci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainsi.
Elle croyoit toûjours voir Zelide & Miréne,
Toûjours de leurs discours sa memoire étoit pleine,
Presage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bien-tôt de ses Amans Lisis le plus aimable.
A ses vœux empressez la trouva favorable
Bien-tôt.. mais qu'ay-je encore, Aris, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bien-tôt sur tous les soins que la tendresse inspire
On ne distingua plus Zelide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop prés.

ATIS.

Alcidas, tu ne sçaurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens,

Que nostre commun Maître obtient une victoire ;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans ,
Et tu verras si j'ai bonne memoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour ,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta memoire est si bonne,
Acquite-toy, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits ,
Voi si je vais payer les plaisirs qu'on me donne.

TRois jours s'étoient passez, trois jours qu'avoient perdus ,
Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point veus ;
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine ,
Tristement separez ne paissoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux , les sombres lieux où l'on réve à loisir
La Bergere affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fut servie;
Mais elle étoit distraite, & des soûpirs secrets
Alloient aprés Damon jusqu'au fond des Forêts.
Voy de quelle rigueur étoit cette Bergere.
Damon lui déroba quelque faveur legere ,

Delphire le bannit dans un premier couroux,
Peut-être un peu plus tard l'ordre eust été plus
doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire qui malgré l'ombre déja naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une A-
mante,
S'arrêta sur sa route,& prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher
Réveur,plein d'une triste & sombre nonchalance
Tel qu'on peut souhaiter un Amant dãs l'absence,
Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
Et son Hautbois oisif pendoit à son côté.
Delphire en fut touché,& pour être apperçûë.
Elle fit quelque bruit,il detourna la veuë,
Et quand vers la Bergere il adressa ses pas,
Elle le reçût mal,mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point?les Nimphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo qui des Bergers connoît tous les Amours
Ne repeta jamais de plus tendres discours.
Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
Et tantôt moins soûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels soins assidus, & par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense,
Et combien voyoit-on d'Amans moins empres-
sez,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux recom-
pensez?
A la fin cependant il revenoit à dire.

Qu'il étoit trop content, puis qu'il aimoit Delphire,
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse.
Il tâche à reparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance il embrasse Delphire.
On dit que le Berger lors qu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni,
Et sans sçavoir pourquoi, Delphire moins severe
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

JE te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquité
J'aime Delphire, & sa fierté,

ATIS.

Ton goût est assez raisonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quite,
Adieu.

LICIDAS.

Je voi d'ici ce que ton cœur medite,
Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela se pourroit bien.
Va puisses-tu jamais ne trouver de cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien,
Je ne crains que les Infidelles.

DE LIE

III. EGLOGVE.

A MAD...

QUitons mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoi,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moi.
Helas, j'allois l'aimer, je n'en suis que trop seure:
Deja je prononçois son Nom avec plaisir,
Déja je pensois moins à vous qu'à ma parure?
Deja pour vous garder je manquois de loisir.
Moi, qui fus toûjours rigoureuse
Je ne l'estois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse;
Puisqu'il m'a deu quitter, Ciel que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard.
Encore quelques soins, il n'étoit plus possible

Que mon cœur ne se rendit pas,
J'en eusse été touchée ; & maintenant, helas !
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux,
Quel peril j'ai couru ; cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore, en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoi qu'à faire des vers je ne sois pas habile
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien
Peut-être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite ;
Quoi donc, il la sçauroit, & pour mieux m'insulter.
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'amour prépare,
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
Mais lors que mon Printemps à peine encor commence.
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
Une si triste experience ?

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs ;
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,

Mais fur tout leurs difcours flatteurs ;
Fuyons auffi les Bergeres heureufes ;
Si d'un pareil bonheur je formois le fouhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à furprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre,
Que ce n'eft pas pour moi qu'un fort fi doux eft fait ?
Inutile & vaine Jeuneffe,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour fentir la trifteffe
De vivre loin des jeux, des plaifirs, des amours ?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne fçaurois voler avec trop de viteffe.
Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amufemens inutiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles ;
Ah ! ne me laiffez pas le loifir de fonger
Que l'on puiffe avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oifeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous,
Sauvez-moi de l'Amour ; helas pour ma défenfe
Sera-ce affez que vous confpiriez tous ?
D'où vient que je fuis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter ?
N'en ferai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter ?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même
N'ébranleroient pas mon deffein ;

Non,

Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en
vain,
Quand on a le cœur tendre il ne faut point
qu'on aime.

AInsi parla Delie, du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son
tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa pla-
ce,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit seulement
Eprouvé sa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Aprés que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de tems se vit assez aimé
Pour sçavoir le dessein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout à fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE present Pastoral doit-il être pour vous?
Helas! je ne vous trouve aucun trait de
Bergere
Vous n'avez point ce tendre caractere,
Des belles de nos Bois l'agrément le plus
doux;
Mais vous avez en recompense
Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance;
Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos defauts, trop bisare mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager,
Vous êtes Nimphe, & moy qui sous vos loix
me range,

Je ne sais qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Delicatesses sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flateuse, ardeurs toûjours égales,
Transport qui sont ensemble & doux & violens
Respect, confiance, enfin les vertus pastorales,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous estes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a dequoi
Payer le cœur des Nimphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voi rien au dessus de soi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours,
Chacun autant qu'il peut, fait valoir son merite,
Les Bergers ne sçauroient vanter que leurs amours.

DAPHNE'.

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

ARCAS *& Palémon, tous deux d'un âge égal,*
L'un pour l'autre tous deux concurrens redoutables,

Se répondant tous deux par des chanſons ſemblables,
Formoient un combat Paſtoral.
Ce n'étoit point la mepriſable gloire
Ou du chant ou des Vers qui piquoit leurs eſprits,
Ils diſputoient un plus illuſtre prix,
Chacun pretendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.
Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ſes jeunes ans enflâma tant de cœurs,
Qu'une experience ſçavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Paſteurs,
Et dont la vieilleſſe galante
Souvent par ſes avis ſe plaiſoit à former
Quelque Beauté ſimple & naiſſante,
Qui n'euſt ſçeu qu'eſtre aimable, & non ſe faire aimer.

Le Berger qui devoit trouver le ſort contraire
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A ſon Rival victorieux,
Dans des tems plus groſſiers peine aſſez ordinaire.
Il falloit, ô Loi plus ſevere!
Et que n'euſt-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantât ſa Bergere.

Auſſi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?

Quels efforts des deux parts ! O toi ! Muse Rustique ,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette heroique
N'enfles que des Pipeaux assemblez de tes mains ,
Toi, qui du superbe Parnasse
Negligeant les Lauriers sacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace,
De simples fleurs qui naissent dans les Prez,
Redis moi le combat ardent,quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible ,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préference ,
Amour , elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas , tu sçais en recompense ,
Amour , combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous veu l'image?
Elle a les cheveux blonds , & ma Bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaist davantage ,
Pardonne-moi,Venus,mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a meslé des fleurs dans sa coiffure

Quel charme pour les yeux ; quel peril pour les cœurs ,

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sçait mieux charmer,qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjoüement de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée ,
Et je voi que mon choix s'est trop fait approuver

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans,elle vit retirée ;
Heureux qui luy pourroit fournir dequoi réver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere ,
Sa beauté,sa douceur , tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & severe ,
On n'oseroit l'aimer,mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent ,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oüi pendant leur sejour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule.
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement;
Soudain sans qu'il me vist, prés d'elle je me
coule,
Elle me donne l'autre,& sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point declarée,
J'espere cependant avoir un jour sa foi,
Non pas que j'en jurasse encore par Citherée,
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que
j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moi,je l'ai trop merité,
C'est toûjours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaisir que lui-même en soit aussi charmé.

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me tou-
che,
Je ne puis plus souffrir les hostes de ces bois,
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche,
O Dieux! & j'entendois *j'aime*,de cette voix,

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser,Philis,on te compare,
Philis, c'est à Daphné,quel étrange rapport?
Se peut il jusques là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai je point fait
tort?

PALEMON.

Daphné, quoi qu'en ces lieux nulle autre ne
l'égale.
Ne viendroit pas plûtôt à sçavoir nos debats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à sa rivale,
Mais Timante; je croi, ne le permettroit pas,

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Dalphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vangeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis,
Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voi que vostre zele
Pousseroit trop loin la querelle,
Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergere;
Vous perdriez le tems en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.
Ecoutez-moi, Bergers, voici mon jugement,
Philis est la plus agreable.

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits,
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphé pour toute sa vie.
Vous, Arcas, preparez quelque chant pour Daphé;

Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'Air sera tendre & doux, les fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins.
Qu'un Air qui veut du tems, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR...

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois*
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les bois,
Vouloit que des Forêts la demeure sauvage
Fût digne qu'un Consul y fit quelque séjour
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre digne d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.
Pourquoi non cependant? ces Sages de la Grece
Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tirsis & nos Damons?
J'en doute dans nos champs la Vertu toute pure.
Agit sans dessein d'éclater,

* Virgile. † Theocrite.

Tout l'art de la raison ne ſçauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne ſe laiſſent point flater
Aux plaiſirs remplis d'impoſture
Que ſans l'aveu de la Nature
L'Opinion oſe inventer.
Ce n'eſt point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépẽs d'un vrai bien,
Mais pour la ſageſſe parfaite
Il leur manque des mots, un ſevere maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.
Encore un grand défaut, ils ſont toûjours amans,
De je ne ſcai quels feux qui leur ſemblent charmans.
Leur ame eſt ſans ceſſe remplie.
Mais quoi tous les Humains ſont fous par quelque endroit.
Et l'amour n'eſt-il pas la plus ſage folie
Dont on puiſſe payer le tribut que l'on doit?
Vous donc que la Sageſſe admet dans ſes Miſteres,
Qui ſimple ſpectateur des paſſions vulgaires
De leurs reſſorts en nous conſiderez le jeu,
Prenez des yeux qui ne ſoient pas auſteres
Pour un Berger qui vous reſſemble peu.
Ne riez pas de voir ſa raiſon égarée
Par tant d'états divers paſſer en un ſeul jour
Un Amant eſt choſe ſacrée,
Et qui par un vrai Sage eſt toûjours reverée,
Le Sage tant qu'il vit eſt en priſe à l'Amour

LEs Oiſeaux qui du jour annoncent la naiſſance,
Laiſſoient encor les champs dans un profond ſilence,

Lors qu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'apreste à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenestre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ny les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ny ce douteux éclat qui se joint à la nuit,
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jetter sa lumiere perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en courroux contre le jour trop lent;
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village,
Et pour ce rendez-vous Eraste est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens aprés il apelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maître étranger.
Eraste ose lui faire un injuste reproche,
Vous dormez, lui dit-il, lors que le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hastant, il croit haster le jour.
Le jour est loin encore aux yeux d'Eraste même,
Il ne découvre rien; qu'elle lenteur extrême,
Quel siecle jusqu'au soir; il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse
S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perd à la fin derriere ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;

Mais son inquietude en est encore plus vive,
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens.
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens,
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage,
En vain toûjours Iris, toûjours cet heureux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excés de sa flâme, & des beautez d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoi?
Peut il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au bocage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la même Iris, ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient été touchez;
Les uns prés des Amans sous un Buisson cachez
Prestent

Prêtent à leurs discours une oreille attentive ;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres toufus montez de toutes parts,
Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards,
Dans le Bocage alors Eraste & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'aimerent!
Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent,
Mais Iris appliquée à son feu,
Croyoit avoir trop dit,& le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis?

HILAS.

Qui ne le connoist pas?
C'est lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger! il est du caractere,

Dont un Amant m'eût plû si j'eusse été Bergere ;
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais tropprompt à s'enflammer,
Il aime ;mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un élogepour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur ,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur.
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace.
Les faveurs qu'on lui fait sont toûjours une grace.

ADRASTE.

At-tu veu de ses Vers ?

HILAS.

Je les sçai presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ,
Quand Climene à la Ville alloit faire un Voyage ,
Je n'en sçais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sçais point, j'étois alors absent
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant.
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire ?

HILAS.

Je t'obeis, écoute un Amant qui soupire.

VOus allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille,
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene ; il vous sera peut-être difficile ,
De trouver du plaisir dans nos Bois

Là, d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages.
Leur rang ou leur adreſſe à vous faire la cour,
Tout vous éblouïra dans ce nouveau ſejour.
Que deviendrai-je, helas ! au fond de nos bocages,
Moy qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Muſette & mon amour ?
Ils vous mettront ſans doute au deſſus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux ;
Leurs éloges ſont doux mais ſouvent infidelles ;
Cependant vous viendrez à mepriſer pour eux
Ces louanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.
Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré ;
Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ay dit, & j'ai ſoupiré.

N'allez pas quitter pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux ;
Raportez-moi juſqu'à cet air ſevere
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts,
D'une jeune & ſimple Bergere,
Rapportez moi juſqu'à cet air ſevere
Que vous avez pour moy comme pour mes rivaux.

Vous verrez à la Ville un exemple contraire ;
Mais de vôtre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.
J'ai veu la même Ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climene elle a veu mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois nôtre sejour champêtre,
Et vôtre veuë, & même vos rigueurs.
Non, je n'ay garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux,
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre,
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moy, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toy qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plûtost que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins, & Ligdamis lui-méme
N'offre rien aux Autels de l'amour, mais il aime,
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne ſuit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoi qu'ils cedent à peine.
Peut-eſtre on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-eſtre un air content ne ſied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers-là ; Berger, tu les ſçais ?

ADRASTE.

Oüy, ſans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ay dits.

ADRASTE.

Ecoûte.

MA Bergere revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embeliſſent par ſa preſence ;
J'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah, Ciel ! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon ſort ſera glorieux !
Oüy, je ſeray le ſeul dont la joye éclatante
Par d'aſſez vifs tranſports marquera ce beau jour ;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour ;
Elle ne pourra plus paroître indifferente,
Je lui prepare trop d'amour.
Que dis-je ? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle !
N'ay-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant ?

Quand j'estois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprés d'elle
N'avois-je pas le même empressement ?
Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long-tems n'ont vû d'Amans sinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en desacoûtumer ?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leûrs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.
La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens, & de vœux indiscrets,
Que ne l'avez vous vûë exprés
Pour sçavoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos Forêts,
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits ?
Revenez plus Bergere encore
Que vous n'estiez en nous quittant,
Songez qu'il est au monde un cœur, qui vous adore
Une belle au milieu des soûpirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
N'en pas toûjours dire autant.

HILAS.

ADraste, j'avoüerai que ma surprise est grande,
Que contre de tels Chants Climene se deffende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu? les Vers par leurs attraits,
Ont soûmis les Lyons entraîné les Forêts,
Aprés cela, je croi, le moins qu'ils puissent faire
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien servir l'Amour,

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais poussé de soûpirs superflus!

ADRASTE.

Et bien, je te dirai quelque chose de plus,
Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silvne
Une assez grosse Troupe où se trouva Climene,
On loüa Ligdamis, chacun en dit du bien,
Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien.
Dés que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,

Où je ne voyois rien qui fût à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

THAMIRE.

VII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entre eux des Combats.
Et de Chansons, & de Musettes,
Lors que vous vous trouvez seules
Comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi? les graces du chant sont-elles necessaires
A des Bergers plûtôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel sujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amour?

AMARILLIS.

Et quoi donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux ,
Que quelques Bergers curieux',
N'écoutent des recits peut être trop sinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez sans tarder davantage ;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage ,
Mon experience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi vôtre cœur se declare ,
Entre Belles, je sçai que la franchise est rare ,
Mais elle doit ici regner dans vos discours.
Par un combat tel que le vostre
Vous apprendrez l'une de l'autre.
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer ,
Allons agreable Silvie,
Je le voi bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre ,
Que faire Amarillis; quel parti puis-je prendre ;
Je n'y sçais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface ,

J'aime mais j'en voudrois voir quelque autre en
ma place,
Elle ne s'en sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sçait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse,
Je sçai trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naive, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous être simple & naive,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est precieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en apercoit.

FLORISE.

Je confens qu'avec soin un Amant m'examine
Mais il n'est plus piqué d'un amour qu'il devine
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre.
On vous repond trop tendrement

FLORISE.

Quand mon Berger paroiſt trop vif & trop ſenſible ;
Détournez-vous de lui, mes yeux , s'il eſt poſſible ,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte ,
Mais je trouvai Licas ſi tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je diſſimulois moins hier qu'à l'ordinaire,
Si l'on ne fût venu troubler nôtre entretien
Je ne ſçai plus comment Thamire avoit ſçû faire ,
Mon ſecret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendreſſe ,
La Fête de Venus étoit un tems heureux ,
Je m'en ſuis apperçûe, & grace à la Déeſſe,
Il n'en eſt que plus amoureux.

FLORISE.

Je ſçai bien dans mon cœur que je ſuis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'étois je me vis dégagée ,
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous diſputons ſur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche ,

J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe,& je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'Amour a soin d'assaisonner ;
Licas aura bien-tôt jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sçai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais aprés je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moi nous caressions mon Chien ;
Nous le baisions ensemble,il me baisa moi-même,
Je feignis de n'en sentir rien,

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeillet,de mon sein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoi qu'il conduisit mal sa main.

SILVIE alloit encore reprendre aprés Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qu'i trembla.
Que tu sçais bien, Amour, être un guide fidelle
Pour conduire un Amant sur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire sur tout, que par de longs mysteres,
On avoit voulu tourmenter!
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ce lieu precipite ses pas,
Derniere, mais foible ressource.
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire!
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprit un secret si long-tems renfermé;
Ençor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bien-tost son cœur se fut rendu;
Thamire qu'animoit sa fortune presente
Payoit par les transports d'une flâme constante,
Tout ce qu'il avoit entendu.
Mais Amarillis que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint;
Sans doute, Amarillis se tint
Peu necessaire à vuider la querelle.

ISMENE.

VIII. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE.....

Vous qui par vos treize ans à peine encor
fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité compagne de vôtre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirez l'hom-
mage,
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos
champs,
Mille innocens combats & de vers & de
chants,
Pour des Muses sans Art convenable Heroïne.
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne
croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels piéges tend l'amour à ce qui vous res-
semble,
Ce n'est pas mon dessein que vostre cœur en
tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges presentez
Avec un triste soin soient toûjours évitez
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les
prendre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez
craindre,
Ils ont quelque peril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc? je ne le sçai pas bien;

En termes generaux , sous les Histoires feintes ,
Vous parler de desirs , de tendresse , de plaintes.
Ces mots plairoient toûjours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis , moins encor de leçon:
Aimer, ou n'aimer pas est une grande affaire ,
Que sur ces deux partis vostre cœur delibere,
On les peut l'un & l'autre & loüer & blâmer ,
Quand tout est dit pourtant , on prend celui d'aimer.

SUR la fin d'un beau jour , aux bords d'une Fontaine ,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene ,
Elle aimoit en secret , & souvent Corilas
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi , lui disoit la Bergere ,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'aime avec passion les airs que vous chantez ,
J'aime à garder les fleurs que vous me presentez ,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hestre,
Aux traits de vôtre main j'aime à vous reconnoître ,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ;
Mais n'ayons point d'amour , il est trop dangereux ,
Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre

Que ne feroit l'Amour que vous pourriez prétendre :
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Nôtre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux ! disoit le Berger, quelle est ma récompense ?
Vous ne me marquerez aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux.
Vous vous plairez encore aux chants de nos Rivaux,
Je ne connois que trop vôtre humeur complaisante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces soûris flateurs
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah ! plûtôt mille fois...Non, non, répondit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle,
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans soûris, vous seront reservez ;
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux ;
Mais n'ayons point d'Amour, il est trop dangereux.

Et bien, reprenoit il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage.
Vous sçavez que leurs cœurs vous sont moins assurez,
Moins acquis que le mien & vous me preferez,
Toute autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi,
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit elle tendrement de ne me pas connoistre ;
Croyez-moi Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regreter si peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete?
La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmi trente Pasteurs vint exprés me chercher
Que j'en sentis contre elle une vive colere?
On vous l'a raconté, n'en faites point mistere,
Je sçai combien l'absence est un tems rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage, une Bergere Amante!
Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit contente.
A peine le Berger en esperoit-il tant,
Mais sans le mot d'amour, il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse;
Il songe à se servir d'une innocente ruse ;

Il faut vous obeïr, Ismene, & dés ce jour,
Dit-il en soûpirant, ne parler plus d'amour,
Puis qu'à vôtre repos l'amitié ne peut nuire ;
A la simple amitié mon cœur va se reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en sçauriez douter
Si j'étois son Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois Corilas quitte Ismene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Ismene alors comme un fidelle Amant
Maintenant cet Amant que vôtre cœur rejette,
Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
Elle n'empêcha point son trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître !
Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devons fuir l'Amour, & c'eût été le mieux
Mais puis que l'amitié vous paroît trop paisible.
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insensible,
Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIRSIS, ET IRIS.

IX. EGLOGUE.

Dans le fond d'un Valon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son Troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere,
D'arbres épais il est environné ,
Il s'y conserve une ombre ,il y regne un silence
Qui font que ce séjour semble être destiné
A recevoir la confidence
D'un cœur tendre & passionné.
Un clair ruisseau tombant d'une colline.
Troule entre les fleurs qu'il y vient abreuver,
Et quoi qu'il soit encor prés de son origine,
Déja ses petits flots peuvent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champestre
Ne permet point que l'Art ose y paroître,
L'Art même leur nuiroit s'il les vouloit parer,
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on s'y vient retirer,
On se croit seul dans toute la nature.
Là,sortant du hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent

Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs yeux,
Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revestoit l'herbe tendre & naissante
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours sa place,
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre vôtre foi,
Si vous en trouvez un sincere comme moi.

IRIS.

Il est quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en est plus d'une aussi, qui le merite.
Et quoi, voulez vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & son air affecté;
Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madonte,
Qui toûjours sur ses ans nous impose sans honte
Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas ; pour être jeune, & Belle,
On n'en a pas toûjours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene, il n'eſt pas d'air plus doux,
Et même elle a dit-on, quelque choſe de vous,
Mais ſi je vous diſois que Climene eſt trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que ſa vie,
Qui ſouvent la voit ſeul prés d'un certain Buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une chanſon.
Et Liſe, à vôtre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dedaigneuſe ?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien deuës.
Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirſis, je vous entens, vous n'aimez pas ainſi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir auſſi ?
Croyez vous que pour être fidelle & ſincere,
On en trouve toûjours autant dans ſa Bergere ?
Damon y gagneroit ; nous ſommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ſes ſoins,
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter ſa pannetiere,
Damon étoit preſent, elle ne lui dit rien;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien ſi j'en uſois de même.

On croit que Lisidor a lieu d'être content,
J'ai veu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse,
La Belle avoit un air de langueur, de paresse,
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
S'estoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes?
Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas,
Maintenant que je sçai qu'ils ne sont pas fidelles
Je les fuis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toûjours avec empressement,
Mais depuis que je sçai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'evite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégenerent.
Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,

Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le courroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée
Parmi tant de Beautez d'être la plus aimée,
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
Parmi tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres,
Joüissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissai-je en aucun jour n'obtenir l'avantage,
Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, Bois, chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même instant,
Et que sans ressentir une secrette peine
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

IRIS.

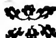
Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables,

Ne ſongez pas qu'Iris voye encore le jour ;
Pour Iris dans le monde il n'eſt qu'un ſeul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui cauſez tant de ſoupirs, de larmes,
Ne comptez plus ſur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus ſur moi pour reſſentir vos traits,
Mes yeux à vos appas ſont fermez pour jamais.

ALors de mille voix enſemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup repanduës,
Des deux Amans l'entretien fut ſuivi ;
Les Nimphes, les Silvains, dans leurs Grottes obſcures,
Témoins de ces ardeurs ſi fidelles, ſi pures,
Leur applaudiſſoient à l'envi.



L'Ouvrage qui suit a été fait pour être mis en Musique.

ACTEURS.

DIANE.
PAN.
ENDIMION, *Berger.*
ISMENE, *Bergere.*
LICORIS, *Confidente de Diane.*
CHOEUR *de Satires & de Faunes.*
CHOEUR *des Nimphes de Diane.*
CHOEUR *de Bergers.*
CHOEUR *des Heures.*
CHOEUR *de ceux qui ont été métamorphosez en Etoiles.*

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CEssez, cessez d'être Amant d'une ingratte.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vôtre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de precieux soûpirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas ?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux,un seul regard l'outrage,
Avec si peu d'esprit pourquoi vous embarquer ;
Laissez-lui sa fierté,c'est un triste avantage,

On ne peut mieux punir une vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Ceſſez, ceſſez d'être Amant d'une ingratte,
Choiſiſſez mieux l'objet de vos deſirs,
Dans vôtre amour il n'eſt rien qui vous flatte,
Ne perdez point de precieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifference
Ne ſont qu'une fauſſe aparence
Qui ne doit pas décourager.
Prés d'un Amant fidelle,
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE

Du moins vous courez le hazard
De ſoupirer ſans recompenſe.

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Duſſiez-vous eſtre heureux, vous le ſeriez trop tard.

PAN.

Je ne ſens point mon cœur effrayé des obſtacles,
Pour les ſurmonter tous il eſt d'heureux momens ;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'eſt pas en faveur des timides Amans.

Pan ſort avec le Satire, & Licoris demeure ſeule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce Bois solitaire,
Sans y trouver un amant, ô Dieux !
Pan vient de sortir de ces lieux,
Malgré vôtre humeur severe,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire,
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet Amant une audace si vaine,
Elle aura le succez qu'elle peut meriter,
Mais que me vient dire Ismene ?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEesse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace,
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour
Souffrez que desormais je vous suive à la chasse
Recevez-moi dans vôtre Cour.
L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,

Je connois ses rigueurs, je crains encore ses coups,
Je ne puis être en assurance
Si je ne suis auprés de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toûjours neglige-t-il vos vœux ?

ISMENE.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes !
Helas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flater,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en courroux,
Son courroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inebranlable ?
Vous ne répondez point, je voi vôtre embarras.

ISMENE.

Daignez me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes biens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez,vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor j'implore
Vôtre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je suis la Souveraine,
Nimphes, qui sur mes pas vous plaisez à chasser,
Recevez parmi vous Ismene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE. ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

Nous goutons une paix profonde,
Vous ,venez parmi nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmi nous
Nous goutons une paix profonde
Venez, venez parmi nous.

Danses des Nimphes,

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous couter de larmes.
L'amour le plus heureux a toûjours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs ,
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,

De doux Zephirs, ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulez-vous nous quiter ;
N'étoit-ce pas le nôm d'Ismene
Que sans cesse aux Echos nous faisions repeter ?
N'étions-nous pas toûjours occupez à chanter
Et vos appas, & nôtre peine ?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne
Pourquoi voulez-vous nous quitter ?

Danses des Bergers qui tachent a fléchir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nôtre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez même ses plaisirs.

ISMENE.

Je sçai ce que je dois, Bergers, à vôtre zele ;
Mais mon dessein est pris ; allez oubliez moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah ! quelle injuste loi !
Pour vous-même, & pour nous que vous êtes cruelle.

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vôtre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Joüissez de l'heureux partage
Qui vous est presenté.
L'amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goutez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'être en liberté !

Elles sortent avec Ismene.

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un soin inutile,
Ismene! quelle erreur conduit ici tes pas!
Tu veux auprés de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'est pas?
Tu fuis Endimion. Helas !
Que tu choisis mal ton azile!

LICORIS.

Sans sçavoir de quel trait vôtre cœur est atteint
Elle se plaint à vous d'une flâme fatale;
Avec plaisir on voit une Rivale
Qui souffre & qui se plaint.

DIANE.

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent;
J'ai bravé de l'Amour la puissance suprême,
Et l'on me croit toûjours la même;
Mais je ne joüis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifferent.

LICORIS.

Bannissez l'amour de vôtre ame,
Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toûjours vôtre fierté combattroit vôtre flâme;
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous êtes Déesse,
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet
L'aimable Berger que j'adore
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que lui même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour lui paroît méprisable
Et même en aimant rien il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toûjours,
Que toûjours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Helas! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifferente...

DIANE.

Je sçai trop à quels maux je dois me preparer.
Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oserai soupirer,
Je languirai sans esperance;
Et craindrai même d'esperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs sensibles de la gloire,
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui ceder, & souffrir.

ACTE II.

Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel jour, quel heureux jour je vais voir celebrer!
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zele,
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer,
Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime;

Du moins par des Autels je le marque sans crime,
Ce détour, ce déguisement,
Convient à mon respect extrême,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane est immortelle,
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor sa colere.
Mes feux n'osent paroître au jour,
Je gemis sous les Loix que le respect m'impose
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut pretendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir ?
Que n'avez-vous pris soin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Ismene?

Prés d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une beauté cruëlle,
D'une funeste flâme un cœur n'est délivré
Que par une flâme nouvelle ;
Et contre les Amours
Les Amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,

Je ne puis esperer ; & je n'ose me plaindre ;
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer ;
Adoucit en secret des peines si cruelles ,
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plait lors que l'on est flaté
Du doux espoir de la victoire,
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté ,
Quel charme a pour vous sa fierté?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire ,
Et le prix de sa beauté.
Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est tems que la Fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix ,
Déesse,daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique ;
On vous éleve ailleurs,des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits , vous reparez l'absence
Du

Du Dieu qui nous donne le jour ;
Vôtre Char, lors qu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent vôtre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
Regner dans les vastes Forêts,
Vôtre noble loisir sçait imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. BERGER.

Jusque dans les Enfers vôtre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent vôtre voix,
Au redoutable nom d'Hecate.
Le severe Pluton rompt lui-même ses Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir !
Chantons sa puissance suprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plûtôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle.
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loi,
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toûjours maître de soy.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !

Vous avez fur l'Amour remporté la victoire,
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,
La gloire de l'amour ne sert qu'à vôtre gloire,
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

Bergers, jusqu'en ce lieu vôtre hommage m'attire,
De sinceres respects sçavent charmer les Dieux,
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.
Il suffit de fuïr les Amours
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.
Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront recompensez.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoi? vôtre noble orgueil se dément en ce jour?
Diane hautement declare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur est la conqueste,
En outrageant l'Amour, il croyoit me flater.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse.
Et je n'ai pû la suporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous lui voulez apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux.
Vous prenez pour parler un tour misterieux,
Mais vous voulez qu'il ose vous entendre,

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! helas!
Du moins, si je le veux, ne le penetre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION EURILAS.

PAN.

Bergers, croirai-je un bruit qui vient de se repandre !
Diane a-t elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé ?

ENDIMION, & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir deffendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que merite ma foy.
A l'Amour desormais Diane est moins rebelle,
J'ose seul soupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moy.
Avec bien de l'amour on est toûjours aimable.
La beauté que je sers étoit impitoyable,
Je sçai que je dois peu compter sur mes appas;
Mais mon cœur m'assuroit d'un succez favorable,
Je l'ai crû sur sa foy, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'Amour on est toûjours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.
Quand on porte sans fruit une chaine éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,

Avec le cœur on a l'esprit blessé ;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien recompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joye à la Déesse,
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse
L'applaudir dés ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoy ? déja vôtre amour s'appreste
A faire éclater sa conqueste ?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere beauté
Doit menager sa vanité ;
S'il fait des progrés, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien sans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur ?
Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit Belle !
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soûpirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un digne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'est point à lui d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui sont pas connus.
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui sont dûs.

EURILAS.

Toûjours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence,

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient de l'annoncer ;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifference,
Ce n'est pas moi du moins, on ne le peut penser.
Vengeons-nous, vengeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Ostons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle,
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposez au penchant qui m'entraîne,
Je veux essayer leur pouvoir
Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlez toûjours de vengeance.

ENDIMION.

Helas! de mes transports, quelle est la violence !
Que me dis-tu ? que je suis malheureux !
D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflâmé ?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vangeance est inutile,
C'est assez de se guerir.
Pourveu que vous soyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir ?
La vengeance est inutile,
C'est assez de se guerir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
A mon repos Ismene est necessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEeſſe, mon audace eſt peut-être trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez,
Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinités
Ne peuvent être merités.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à vôtre attente.

ENDIMION.

Iſmene a le bonheur d'être de vôtre Cour,
Je ne ſçai cependant ſi ſon ame eſt contente ;
Daignez ſouffrir ſon retour
Si j'obtiens qu'elle y conſente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi ? vous l'aimez ? vous dont l'indifference
Rejettoit ſes vœux & ſes ſoins ?

ENDIMION.

Quand on y penſe le moins,
Souvent l'Amour prend naiſſance.
La pitié, le repentir,
Tout, vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdrois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaités.
N'eſt pas une legere grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutez...

DIANE.

Allez, je resoudrai ce qu'il faut que je fasse,
Et vous sçaurez mes volontez.

SCENE IV,

DIANE.

OU suis-je ? Endimion pour Ismene soupire,
Et moy, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahissois le secret de mon feu !
Aprés une foiblesse inutile & honteuse,
Aprés avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuse...
Mais quoi ne dois-je pas me croire trop heureuse
Que l'ingrat m'entende si peu?
En me causant une douceur extrême,
Il met du moins ma gloire en seureté,
S'il ne m'eût soûtenuë, helas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.
Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismene,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'être toûjours ;
Je prens ma premiere haine
Pour tous les cœurs esclaves des Amours.
Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel ! n'est donc pas assez grande?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEesse, souffrez qu'en ce jour
Tous les Demi-Dieux de ma Cour
Se soûmettent à vôtre Empire,
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.
Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Fôrêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant.
Dans tous les lieux où regne son Amant.

CHOEUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts.
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

Danses des Faunes

DIANE à PAN.

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre,

Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre.
Quand on est trop severe,on se croit en danger,
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que vôtre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle sort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

AY-je bien entendu ? c'est ainsi qu'on m'outrage ?
O Ciel!où me vois-je reduit ?
J'avois pris de l'espoir,il est soudain détruit,
Ah!quelle honte?quelle rage ?

CHOEUR DES FAUNES.

Guerissez-vous d'un feu si mal recompensé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en est blessé.
On ne voit point entre eux paroître
Des malheureux Amants.
Ah ! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a méprisez, vains efforts de mon zele,
Ne cessez point de vous offrir à moi,
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inspirer contre elle
Tout le courroux que je lui dois.

ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

SOmbres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un insensible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regreté.
Cependant sans sçavoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toûjours agité.
Sombres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours!

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISmene parlez-moi sans feinte.
Endimion vous redemande à moi.
D'une tendre douleur j'ai veu son ame atteinte;

Isméne,parlez-moi sans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loy?

ISMENE.

O Ciel!que ma surprise est grande!
Quoi ; cet ingrat... non, non je ne le puis penser.

DIANE.

A son amour il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre sous ma loy voulez-vousrenoncer.

ISMENE.

Vous sçavez qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foy.
A suivre d'autres loix si l'amour me convie,
L'amour sans vôtre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'osez dire,
J'userai bien de mon empire,
Je verrai vôtre Amant, allez, attendez-vous.
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

AInsi vous permettez qu'Ismene soit contente,
Vôtre cœur à jamais reprend sa liberté,
J'ay veu par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de presenter ce triomphe à mes yeux,

Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on eſt foible quand on aime,
Qu'il eſt difficile, helas,
De vaincre un amour extrême,
Aprés la victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je ſçai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant ſon Amour m'irrite malgré moy.
Je ne prétends point à ſa foy,
Et ne puis ſouffrir qu'on l'engage
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injuſtice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'eſt une peine affreuſe
De rendre une rivale heureuſe,
C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lors que la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit gouter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon deſſein va s'executer
Je vais... mais quoi? je ſens mon feu ſe revolter,
Je ſens ma foibleſſe renaiſtre,
Par de nouveaux combats faut-il la ſurmonter!
Dans quel deſordre je retombe!
Que je crains qu'à la fin ma raiſon ne ſuccombe!
Cruel Amour, es tu content?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeſte,

Mais sur mon cœur enfin ton Empire s'étend,
Tu vois ce cœur si fier interdit & flottant.
Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toi dans cet état funeste
Un triomphe assez éclatant ?
Cruel Amour es-tu content ?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquil
Prononcez un aveu qui vous fait soupirer,
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devez le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

Venez, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah ! que mon sort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? d'où naissent ces soupirs ?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettez-vous des vœux trop mal conçûs.

DIANE.

Quelle plainte osez vous me faire,
Quoi ? c'est ainsi que mes dons sont reçûs;
Que devient dés ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a sçû vous inspirer?

ENDIMION.

Helas pouvez-vous ignorer

Que je suis sans Amour pour elle.
Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizares desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains?

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez vôtre projet avec plus de courage.
On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je sçai que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'ose aimer un sujet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande,

J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens.
Déesse, par pitié laissez-moy mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je ? quoy, Berger.....

ENDIMION.

Qu'ay je dit ? quel transport ?
Ciel ! ay-je rompu le silence ?
L'amour à mon respect a-t-il fait violence ?
Ah ! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort,
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ay merité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Astre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez vôtre carriere,
Et consolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende.
Vents, c'est moy qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le Char descend,

Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez vôtre douce clarté.
Dissipez de la nuit l'obscurité profonde.
Vous devez la lumiere au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

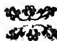
SCENE VI.

ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere ,
Il lui ſuffit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement ! tranſport que je deteſte !
Tout eſt perdu pour moy , vous m'avez fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.
Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent ,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent ,
Je verrois leur juſte courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ;
Deſerts , qui deſormais aurez pour moy des charmes ,
Ouvrés vos Antres tenebreux
Pour recevoir un Malheureux.



ACTE V.

Le Theatre represente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

PReſtez vôtre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos,
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil rendez lui le repos.
Un Amant miſerable
A beſoin de tous vos pavots.
Preſtez vôtre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du ſommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle eſt cette clarté naiſſante
Au milieu de l'obſcurité;
Peut-être une Déeſſe Amante
Deſcend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'eſt Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ſes yeux.
Taiſons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours ſont en ces lieux.

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encore me reconnoître ?
L'Amour du haut des Cieux me force à diſparoître,
Je refuſe aux mortels ſaiſis d'un juſte effroi
La lumiere que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre ſi ſauvage,
Par ſa vive douleur a trop ſçû m'allarmer.
Nobles ſoins, que le ſort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moi, je ne ſçai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le ſommeil ſuſpend ſon ennui,
Ce tems m'eſt précieux puiſqu'il ne peut lui-même.
Sçavoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ? faut-il toûjours ſoûpirer & me taire ?
Ses vertus, ſon reſpect ſincere,
Ses tourmens, & tous mes combats,
Pour me juſtifier ne ſuffiroit-il pas ?

Je ſens en ſa faveur que tout me ſollicite,
L'Amour m'apprend ce qu'il merite,
Et ma raiſon même à ſon tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il ſorte d'un ſommeil, où ſa douleur mortelle
Peut-être encore agite ſes eſprits,

Qu'il ſçache... ô Ciel ! quel deſſein ay-je pris,
Non, repenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient? fuyons. Quoi ? je ne puis ?
Ah! fuyons, je ſens trop le peril où je ſuis.
Mais helas ! qu'ai-je fait ?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui ſe réveille.*

QUe vois-je ? quoi, Déeſſe !
Vous venez pour punir un Amour qui vous bleſſe,
Ah! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de ſi juſtes coups partent de vôtre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine.

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce diſcours obſcur vous redoublez ma peine,

Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.
Apprenez vôtre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;
Vos vertus m'avoient sçu toucher.
Vôtre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu ? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparoistre.

DIANE.

Quoi mon Amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le causez.

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vrai ? quelle ardeur... quel hommage.
Tout mon cœur... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.
Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager,
Je ne voi point que vous êtes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,
Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus; j'ai donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne voi point que vous êtes Déesse.

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.
Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmée.

ENDIMION.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE & ENDIMION,

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez vous des Cieux,
Des Nuages obscurs vous presteront leurs voiles
Descendez en ces lieux.

SCENE VI.

DIANE, ENDIMION Tous ceux qui ont été changés en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous, qui composés ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eustes toûjours la confidence,
Ecoûtez, & gardez un éternel silence.
Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise, ô Ciel, Diane est moins severe.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits !

DIANE.

Endimion a sçu me plaire
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mistere,

CHOEUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins severe !
Diane a de l'Amour ressenti les attraits !

DIANE.

Pour venir desormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera necessaire,
Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secrete ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais.
Un important mistere.

CHOEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.
Dé ces tendres Amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.

Danses, &c.



PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas serieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la teste de la Piece. Elle devoit estre joüée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par raport à elle.

SCENE I.

MERCURE.

Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Rassemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse Tristesse est la seule étrangere
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas severe.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHOEUR.

NOus voici, Mercure, ordonnez
Quel eſt l'emploi que vous nous deſtinez ?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous negliger ;
De vous, de vos appas elle ſçait bien juger,
Vous avez à lui plaire, & l'entrepriſe eſt grande,
Les Mortels n'oſent y ſonger.

Eſſayez-vous en ma preſence
Et ſur le Chant, & ſur la Danſe,
Avant que de rien hazarder,
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il ſera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques inſtans,
J'oubliois deux mots importans.
Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,
Vivacité,
Diverſité.
C'eſt ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire.

Mettez bien dans vôtre memoire,
Vivacité,
Diverſité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante.
Tu ſçais relever la beauté;
Sans ton ſecours, ſa victoire eſt trop lente,
Tu ſoumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante.
Tu ſçais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diverſité charmante,
Tu produit la felicité.
L'Amour languit dans une ardeur conſtante,
Le triſte ennui ſuit la fidelité.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante,
Tu ſçais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſay de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.

Fuyez loin d'icy, triſtes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,
Ceſſez de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataſſins.

SCENE III.

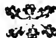
L'AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE, LE CHOEUR.

L'AMOUR.

FInissez ce vain badinage,
quoy qu'Enfant je suis serieux,
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur.
De la Déesse la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'Histoire ;
J'ay choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ay mes raisons pour ce choix.

CHOEUR.

O Toy, dont nous suivons les pas,
Maistre de l'Univers, voy nôtre obéïssance,
Répans sur nous tes dons, preste-nous tes appas,
Fais regner par nos soins ton aimable puissance.



DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

LOrs que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela represente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précedé les Reflexions ; j'ai composé, & puis j'ai pensé, & à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres regles, je ne les sçavois pas bien encore quand j'ai écrit. De plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre, & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux

aimé supprimer ce Discours, que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement; mais je declare que pour avoir quelquefois apperçu en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette derniere espece de critique que j'ai choisie, & je l'ai prise avec ses privileges, que je me flate qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poesies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions Il est assez vrai-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquilité & l'oisiveté dont ils joüissoient de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la

liberté, ne les portât encore au Chant, & à la Poësie.

La societé se perfectionna ; ou peut-être, se corrompit ; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes ; de plus grands interêts les agiterent; on bâtit des Villes de tous côtez, & avec le tems il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la societé ; il a toûjours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance, mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les Pasteurs de ces siecles là étoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie dess Pasteurs, ont toûjours dû être fort grossieres.

Aussi est-il bien seur que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire ; *Dieux ! comme elle perdit toute sa raison au moment qu'elle le vit ! comme elle se precipita dans les abismes de l'amour !*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plust au Ciel, Amarillis, que je fusse une

petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je sçai maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Clearise me jette des Pommes, lors que mon troupeau passe auprés d'elle, & elle murmure en même tems je ne sçai quoi de tres-doux.

Par tout on voit le Printems, par tous les pâturages sont fertiles, par tous les Troupeaux sont en meilleur état aussi-tôt que ma Bergere paroît, mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posseder les richesses de Pelops, ni de courir plus viste que les Vents, mais je chanterai sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même tems la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agréable, au dessus de leur genie naturel, les y a laissé retomber tres souvent ; je ne sçai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toûjours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idille, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle

compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en sechent de jalousie, & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon. Lacon a derobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnestes; & enfin aprés que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de Chant qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poings, vû ce qui avoit precedé: Et ce qui est assez plaisant, c'est qu'aprés avoir debuté par de tres vilaines injures, lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un, dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il se battit un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus & les Graces, & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite, je ne croi pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la fiute d'Egon se gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé & ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit *Hai, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline*, l'autre répond, *Mes Brebis, allez paitre du costé du Levant.*

Ou, *Je hai les Renards qui mangent les figues*, & l'autre, *Je hai les Escargots qui mangent les raisins.*

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprés d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Esté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere*; & l'autre, *J'habite un antre agreable, j'i fait bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents, se soucie de noix, quand il voit de la boüillie.*

Ces

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne ; & ne conviennent-ils point à de vrais Paisans, plûtôt qu'à des Bergers d'Eglogues ?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien seché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine, quand il en sera tems.*

Et, *Petites Bergeres, faites rentrer les Brebis dans le Bercail, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

☞ Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu prés de trois cens ans aprés Virgile & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite, encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout à fait. Calpurnius a trou-

vé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que ſe diſent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre, de quoi celui qui les devoit juger eſt ſi effrayé, qu'il les laiſſe là, & s'enfuit. Belle concluſion ?

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers ſi ruſtiques, que Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du ſiecle paſſé, que l'on a comparé à Virgile, quoi qu'aſſurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoüe. Le Berger Fauſtus en faiſant le portrait de ſa Maiſtreſſe, dit qu'elle avoit un gros bourſouflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu prés borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un aſſez long diſcours ; & qui ſçait ſi le Mantoüan ne s'applaudiſſoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement ?

Je conçoi donc que la Poëſie Paſtorale n'a pas de grands charmes, ſi elle eſt auſſi groſſiere que le naturel, ou ſi elle ne roule précisément que ſur les choſes de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des ſoins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par ſoi-même qui puiſſe plaire ; ce qui plait, c'eſt l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent ſoin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger diſe, *Mes Moutons ſe portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonnes herbes*, & qu'il le diſe dans les plus beaux vers du Monde, je ſuis sûr que vôtre imagination n'en ſera pas

beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie, est exempte d'inquietude, dans quel repos je passe mes jours ! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien ; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable; c'est que l'idée ne tombe plus précisement sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y joüit & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas precisément par l'amour qu'il sont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion generale, ni une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont precedé leurs reflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles ; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour lui avoir été sacrifiée ; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance ; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est

point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combatent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oisiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation ; mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourveu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, desesperé; mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé ; on a des soins, & non pas des inquietudes ; on est remué, mais, non pas déchiré: & ce mouvement doux est precisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus generale, & la plus agreable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même tems, & pour être heureux autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a donc lieu d'être contente. Mais cette sorte de vie là par sa tranquillité fait naistre l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du

moins le favorise davantage. Et quel amour. Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné ; plus appliqué parce qu'on n'est occupé d'aucune passion, plus discret, parce qu'on ne connoist presque pas la vanité ; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquietude, moins de dégoûts, moins de caprices ; c'est-à-dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excez des fantaisies humaines y ont meslé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant aprés cela, que les peintures de la vie Pastorale ayent toûjours je ne sai quoi de riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe, & de toute la magnificencé qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs penibles & contraints. Car encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée seulement par l'amour ; de sorte qu'il n'y entrât ni Chevres ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal : les Chevres & les Brebis ne servent de rien. Mais comme il faut choisir, entre la Campagne & les Villes, il est plus vraisemblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces representations agreables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs soient des personnages

aussi convenables à des Eglogues, que des Bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs, qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toûjours, il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se mocque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux, que ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chasons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là: je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrement.

Sannazar n'a introduit que des Pescheurs dans ses Eglogues, j'y sens toûjours que l'idée de leur travail dur, me blesse. Je ne sçai quelle finesse il a entenduë à mettre des Pescheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession; il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agreable d'envoyer à sa Maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idille de

deux Pêcheurs;mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une Idille ?

Cependant, quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore tres grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'estre aussi spirituels, aussi délicats, & aussi galants qu'on nous les represente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroist pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croi pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond, par la politesse & les agrémens de ses Bergers, qu'Amadis le peut estre par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toûjours b'esser ? Aimerions-nous que l'on nous representast des gens de Cour avec une grossiereté, qui ressemblast autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celles des gens de Cour.

Non, sans doute : mais aussi le caractere des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu

d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agreable dans la vie Pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'est pas difficile à contenter; il ne lui faut souvent qu'un demi vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la lui vivement, elle ne s'avisera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit est la chose toute entiere. L'illusion, & en même tems l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Pastorale, dont on dissimule la bassesse, on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misére, & je ne comprens pas pourquoi Theocrite s'est plû à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les Partisans outrez de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier, elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs chévres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui faisent plaisir à voir, quand on me represente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émeüe me transporte dans la condition de Berger; mais que l'on me represente,

quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & a saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voila assez, & trop, peut-être contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral, me fait extrémement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout à fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sçai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter, & de le copier ? N'est-ce point que les Sçavans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoi qu'il en soit, je voi que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont resolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop

éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre Pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à estre dans Cyrus, dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres; quelquefois ils me paroissent des Sophistes tres pointilleux; car quoi que Silvandre fust le seul qui eust étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'estre aussi subtils que lui, & je ne sçai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cour chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là; ce qu'il avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sçai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales; il eust fait une peinture agreable des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibile de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel; ces raisins qui viendront à des ronces, &

ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vrai-semblance ; peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les loüanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avoüer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a le droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mesle rien de semblable aux Propheties de la Sibile. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu'il les eût faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt aprés à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le Sistéme d'Epicure, ce qui

& de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henri II. Henriot. Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vrai qu'il avoüe lui-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans la premiere Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eglogue de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siecle en Grec ou en Hebreu; mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que des Bergers sont des personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourveu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loüent un Heros, il faudroit qu'ils le loüassent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par consequent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoüan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur juge; ce qu'il y a de meilleur, est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur

qu'ils ne se battent. Du reste, quoi que l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le different de ces deux especes de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers de Mantoüan, quoi qu'ils soient tres-grossiers, & que le Mantoüan fût Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux aprés sa mort ; & il ajoûte, tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit, qu'Amintas avoit passé bien du tems à la Ville ; en vain Budius son Commentateur ; car tout Moderne qu'est le Mantoüan, il a un Commentateur, & aussi zelé que le seroit celui d'un Ancien, tire de-là cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foi. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent estre detestées de tous ceux qui les connoissent, doivent être ignorées des Bergers.

En recompense le Mantoüan fait quelques fois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes

que nous ne connoissions point encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractere des Bergers, mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. de Racan, quoi qu'ils ayent coûtume d'être assez retenus sur ces articles. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toûjours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoi qu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur de l'agreable Livre, *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, & on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement qui part d'un goût fort délicat. Mais aprés cela on doit s'épargner la peine de lire les Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celle dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genie Pastoral. Ce-

Ouvrage a certainement de grandes beautez; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agreables choses, & des mieux peintes que j'aye jamais veuës, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin, dit sur la mort de Loüise de Savoye, Mere de François I.

Rien n'est-ça bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême,
Remorantin, la perte rememore,
Anjou fait joug, Angouléme est de même,
Amboise en boit une amertume extrême.
Le Maine en meine un lamentable bruit,
&c.

M. de Segrais dont les Ouvrages sont le plus excellent modele que nous avons de la Poësie Pastorale, avoüe lui-même, qu'il n'a pas toûjours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes ; mais il ne l'a fait qu'aprés avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goust de ce tems-ci, il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroit qu'il va flotant, tantôt d'un côté, tantôt de l'au-

re. Ainsi je croi que puis qu'on hazarde toûjours également de ne pas réüssir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la plûpart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir: mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela ; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ai là dessus.

Les hommes qui ont le plus de l'esprit, & ceux qui n'en ont que mediocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine penetration, de certaines veuës attachées independemment de la difference des esprits à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent, à peu prés tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoûtent je ne sçai quoi qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y meslent, pour ainsi dire, rien d'étranger.

Un homme du commun dira bien: *J'ay si fort souhaité que ma Maistresse fût fidelle, que j'ai crû qu'elle l'étoit*, mais il n'apartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *L'esprit a été en moi la dupe du cœur*. Le sentiment est égal, la penetration égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourveu qu'il soit toûjours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point été affectez ; & sur ce pied-là, plus la chose est fine, sans cesser d'estre naturelle, & les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au de là de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi ; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eust pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toûjours traitez de Barbares, ne doivent pas avoir le sens commun ; & nous avons été bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l'admiration,

admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple , parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers , c'est de ne parler que par faits , & presque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l'esprit , ou l'esprit mediocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties, & les autres s'élevant plus haut, y reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences, ce qu'ils ont veu les a conduits à ce qu'ils n'ont point veu, au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs veuës au delà de ce qu'ils sentent, ce qui y ressemble le plus, pourra leur être encore nouveau. De là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets une admiration presque toûjours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit , est de mêler aux faits que l'on raporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sçai quoi d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit mediocre , que celui des autres ? A la verité on ne raporte guere que des

faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux reflexions, mais rien n'est plus agreable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut estre aperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoi qu'il le sente parfaitement bien ; mais il a été frappé de l'action, selon qu'il vous la represente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à penetrer pourveu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaist à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de penetration flate sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile ; & de penetrer, lors qu'on lui presente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux ; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut couster moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile dit pour vanter sa flute ; que Daméras la lui donna en mourant, & lui dit ; *Tu es le second Maistre qu'elle a eu* & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce present ; toutes ces circonstances sont parfaitement du genie Pastoral Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarrassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démeler, mais cela voudroit étre menagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il siée mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoi que peut-estre naturel, mais celles qui n'ont qu'un demi raport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agreable. Ainsi lors que dans une Eglogue de M. de Segrais une Bergere dit,

Menalque & Licidas ont sçû faire des Vers
Dignes d'être chantez par cens peuples divers:
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les recits & les narrations leur conviennent fort bien : mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexion generales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions pourveu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idille de Theocrite, passe un peu les bornes, & sur cet exemple Ronsard & Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent encore en longueur. Quand

leurs Bergers ont à décrire un panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté & un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, Poëte Latin de l'autre siecle, & qui a beaucoup de reputation, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire; fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y representera Davalos mourant, & regretant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nimphes en pleurs autours de lui, Nicé priant en vain les Dieux; Nicé évanoüie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes lui jettent sur le visage; & il ajoûte qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gemissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voila bien des choses pour un panier, & même je ne raporte pas tout, mais je ne sçai comment tout se peut representer sur du jonc; ni comment Damon qui n'y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne, que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la piece de ces comparaisons triviales, principale-

ment des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toûjours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que des Bergers qui surpassent toutes les autres *autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chêne est au dessus de la Fougere*, on ne voit que des rigueurs d'une ingrate *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, & la Gresle aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est je croi tout cela usé, & à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu prés la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans les Balets pour representer des Païsans. Ils sont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Païsans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champestre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & des la naïveté jusques dans les sentimens: mais on doit prendre garde aussi que cette naï-

veté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas les lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dit dans une Eglogue de Remi Belleau, sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere.

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naistre,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiser vraiment
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphéme. Dans l'Idille de Theocrite qui porte son nom & qui est belle, il songe à se vanger de ce que sa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer : & il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il étoit, sa Mere fût assez folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ni qu'il imaginât une vangeance. Son caractere est mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un present fort agréable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprés pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien sçavoir pourquoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours,
&

& aux Loups Cerviers, aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les precedentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu prés comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fâché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servi dans une Idille de cette espece, a été de prendre son Refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse impie á ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de loüer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toûjours loüez; je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ai en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne, &

c'eſt dans toutes ces choſes là que conſiſte le ſacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digreſſion qui ſera mon Apologie, & une expoſition naïve du ſentiment où je ſuis ſur les Anciens & les Modernes. J'eſpere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette queſtion fort à la mode. Comme il ſe prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement, j'eſtime aſſez les Anciens pour leur laiſſer l'honneur d'être combattus par un Adverſaire illuſtre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute la queſtion de la préeminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, ſe reduit à ſçavoir ſi les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'huy. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent eſtre égalez dans ces derniers Siecles : mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon, & Demoſthene.

Eclairciſſons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux diſpoſez, formez de fibres plus fermes ou plus déli-

cates, remplis de plus d'esprits animaux ; mais en vertu de quoy les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux disposez ? Les Arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux ; car si la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette jeunesse.

Que les Admirateurs des Anciens y prennent un peu garde ; quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes ; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire ; que la Nature s'est épuisée à produire ces grands originaux ; en verité ils nous les font d'une autre espece que nous, & la Phisique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toûjours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes, & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthene, ny Homere d'une argile plus fine ny mieux preparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel, & qui par ses differentes dispositions produit toutes les differences qui sont entre eux.

Mais si les arbres de tous les Siecles sont également grands, les arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des differences aussi pour les esprits. Les differentes idées sont comme des

Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-être nôtre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers : & sans aller si loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France. Il est toûjours sûr que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climats qui se font sentir dans les Planettes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un païs se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits qui naturellement differoient autant que les usages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples ne con-

servent pas l'esprit original qu'ils tiretoient de leur climat. La Lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si frequentes le sang de Gréce, & celui de France s'altereroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations, changeroient un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des desavantages qui se compensent ; & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi du reste ; il s'ensuit que la difference des climats ne doit être comptée pour rien, pourveu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à present elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté & de l'autre la Suede : peut-estre n'a-ce pas été par hazard qu'elles se sont tenuës entre le Mont d'Atlas & la Mer Baltique, on ne sçait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut esperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Négres.

Quoy qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siecles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie, & celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque difference sensible entre les Grecs ou les Latins & Nous ; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle seroit fort

aiſée à effacer, & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convainquant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence, oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres ; ſi j'euſſe traité de Sçavans enteſtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels, & que ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves : mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'aprés beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ay crû que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhetorique rend infinies.

Ici, par exemple, aprés que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le tems, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs Partiſans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous ; point du tout, mais ils étoient avant nous. J'aime-

rois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé, il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naistre, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espece n'ont été reservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'Enfance du monde, auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle, brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes; on soûtiendroit à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle-même: mais qu'il faut plus d'effort, pour y ajoûter quelque chose, & un plus grand effort plus on y a déja ajoûté, parce qu'on trouve la matiere plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti: mais j'avoüe de bonne foi qu'il n'est pas assez solide.

Il est vrai que pour ajoûter aux premieres

Découvertes il faut souvent plus d'effort d'esprit qu'il n'en a falu pour les faire : mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûës empruntées d'autrui qui s'ajoûtent à celles que nous avons de nôtre fond, & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser ; ainsi il a toûjours sa part à la gloire de nôtre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûës fausses qu'ils ont euës, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est nôtre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit : il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eût toûjours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le lieu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote : & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai Sistéme. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est deffendu de le prendre aussi long tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la

plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire ; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées ; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairez par les vûës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur, il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toûjours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûës assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination, or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siecles un petit nombre de vûës, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'experiences, ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infini de vûës, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toûjours ;

il faut même souvent qu'elles soient aisées par des experiences que le hazard seul fait naistre, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est evident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui est de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siecle. Je doute fort que la plûpart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens, & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interêt de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, de jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus, passent chez eux pour des preuves ; aussi rien ne leur coûte à prouver : Mais ce qu'un Ancien démontroit en se joüant donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on point sur les raisonnemens ? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démesler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots ; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément : les siecles passez sont bienheureux de n'avoir

pas eu cet homme là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle methode de raiſonner beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe, ou fort incertaine, ſelon les propres regles qu'il nous a apriſes. Enfin il regne non ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phyſique & de Metaphyſique ; mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe, qui juſqu'à preſent n'avoient eté gueres connuës.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore dans nos meilleurs Livres quelques raiſonnemens à l'antique, mais nous ſerons quelque jour Anciens ; & ne ſera-t-il pas bien juſte que nôtre poſterité à ſon tour nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la maniere de raiſonner, qui eſt une ſcience à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes ?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence, & de la Poëſie, qui ſont le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoi qu'elles ne ſoient pas en elles-mêmes fort importantes ; je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de ſiecles, & je ne ſçai pas préciſément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été ? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & qui, quelque juſte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner

avec eux ? Ils sont resolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je à leur pardonner tout ? à les admirer sur tout. C'est-là particulierement le genie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete ?

Cependant je diray quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens; non que je ne sçache assez le peril qu'il y a à se declarer; mais il me semble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poësie, & que Demosthene & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur; j'en voi une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler; qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toûjours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens; ce vice-là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de Poësie sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs, on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte sur Demosthene,

Vir

Virgile sur Theocrite & sur Homere, Horace sur Pindare, Titelive & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Sistême que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un tems où elles soient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & l'Histoire, ce tems a été le Siecle d'Auguste. Je n'imagine rien au dessus de Ciceron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on sçait assez que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus grande versification du monde est celle de Virgile, peut-être cependant n'eut il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caracteres, de la varieté des incidens, je ne seray jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile, & nos Romans qui sont des Poëmes en prose, nous en ont déja fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la derniere perfection, & n'y pas parvenir ; on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leur

grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut eſtre capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare ; il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies : il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-eſtre bas ; grand & prodigieux effort de raiſon !

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens ? Les Modernes ſont les Modernes, & naturellement ils ont dû encherir ſur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens ? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins ; la reputation qu'ils ont euë d'être les premiers hommes de leur ſiecle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiecle ; le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes ; mais les hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peu-

vent estre surpassez; mais ne disons pas qu'ils ne peuvent estre égalez ; maniere de parler tres-familiere à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là , & que nous qui avons souvent une vanité si mal-entenduë, nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siecles des hommes propres à estre de grands hommes, mais les siecles ne leur permettent pas toûjours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares : des Gouvernemens ou absolument contraires , ou peu favorables aux Sciences & aux Arts : des préjugez & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes , tel qu'est à la Chine le respect des Cadâvres , qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie : des guerres universelles, établissent souvent, & pour long-tems , l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulieres , & vous verrez combien la Nature seme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde , & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois , fait naître aussi de grands Poëtes pour les chanter , d'excellens Historiens pour écrire leurs vies , ce qu'il y a

de vrai, c'est qu'en tout tems les Historiens & les Poëtes sont tous prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siecles Barbares qui ont suivi celui d'Auguste, & precedé celui-ci fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siecles-là l'ignorance étoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lisoit plus; mais du moment que l'on le remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaître la raison & le bon goût. Cela est vray, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fit oublier, seroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dés les premiers Elemens. Si quelque remede lui rendoit la memoire tout à coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se retrouveroit sçachant tout ce qu'il avoit sçû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la Barbarie des siecles precedens. Je le croi bien. Elle nous rendit tout d'un coup les idées du vrai & du beau, que nous aurions été longtems à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens mêmes avant que de les prendre, tatonnerent bien long tems.

La comparaison que nous venons de faire

des hommes de tous les siecles à un seul homme, peut s'étendre sur toute nôtre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé, est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siecles precedens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce tems. Ainsi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde jusqu'à present, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réüssi aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence, & ou même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais : mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-tems, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences, ausquelles il est enfin revenu.

Il est facheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avoüer que cet homme-là n'aura point de vieillesse ; il sera toûjours également capables des choses ausquelles sa jeunesse étoit propre, & il le sera toûjours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité. C'est à dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégenereront jamais, & que les veuës saines de tous les bons esprits qui se succederont, s'ajoûteront toûjours les unes aux autres.

Cet amas qui croît incessamment, de veues qu'il faut suivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toûjours aussi la difficulté de toutes

les eſpeces de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre coſté de nouvelles facilités naiſſent pour recompenſer ces difficultez ; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du tems d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, des ſyllabes longues & bréves, & faire en même tems quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun : c'eſt-à-dire, parler en même tems Picard, Gaſcon, Normand, Breton, & François commun. Il pouvoit alonger un mot s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurez, étoit la Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoiſtre le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes aprés les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépoüillez de leurs anciens privileges, ſont reduits à parler d'une maniere naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées Poetiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux nous ſommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont été faites ſur cet

Art, & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a été recompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je croi pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre, ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'appesantit toûjours sur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer: mais les Methodes se multiplient en même tems; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoûtant de nouvelles veuës, perfectionne aussi la maniere de les aprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étenduë, qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce siecle-ci contient dix fois un Sçavant du siecle d'Auguste, mais il en a dix fois plus de commoditez pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peu prés tout ce qu'elle distribuë aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons esperer qu'on nous animera avec excez dans les siecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute insoûtenable, & dont l'Auteur conviendroit lui même aujourd'hui, trouvera des Defenseurs d'un courage invinci-

ble ; & Dieu ſçait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous les beaux eſprits de ces tems-là, qui pourront bien eſtre des Ameriquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un tems pour nous élever dans un autre, c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité; jeu aſſez plaiſans à conſiderer avec des yeux indifferens.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La difference de tems qui eſt entre les uns & les autres diſparoît à noſtre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes, ils ſont tous anciens pour nous ; & nous ne faiſons pas de difficulté de préferer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres ; mais entre Anciens & Modernes ce ſeroit un grand deſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longûe ſuite de ſiecles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eſt aiſé de prêvoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préferer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guere devant Cinna Horace Ariane, le Miſantrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems; car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems eſt paſſé. Je ne croi pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucipe ſoient jamais comparez à Cyrus, à l'A-

ftrée, à Zayde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des especes nouvelles; comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eust-il que les Chansons, espece qui pourra bien perir, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens que si Anacreon les avoit sçeuës, il les auroit plus chantées que les siennes propres. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse, mais en même tems plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richesses; mais je me suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toûjours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce siecle avoient des sentiments charitables pour la posterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aspirer toûjours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrés des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoüé à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées intelligibles d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la

retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt qu'une fantaiſie de cette eſpece une fois établie parmi les hommes en voilà pour long-tems, on fera des ſiecles entiers à en revenir, même aprés qu'on en aura reconnu le ridicule. Si on s'alloit entêter un jour de Deſcartes, & le mettre en la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu prés le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire, il n'eſt pas bien ſûr que la poſterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raiſon le perfectionnera, & que l'on ſe deſabuſera generalement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-eſtre ne durera-t-il pas encore long-tems! peut-être à l'heure qu'il eſt admirons-nous les Anciens en pure perte, & ſans devoir jamais être admirez en cette qualité là. Cela ſeroit un peu facheux.

Si aprés tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens, dans le Diſcours ſur l'Eglogue il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajoûterai ſeulement que ſi j'ai choqué les ſiecles paſſez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au ſiecle préſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont elles repreſentent toûjours un amour tendre, délicat, applique, fidelle juſqu'à en être ſuperſtitieux, & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiecle eſt bien mal choiſi pour y prendre un amour ſi parfait.

RECUEIL
DE POESIES
DIVERSES.



AVERTISSEMENT.

*Q*Voique les Poësies qui suivent, ne soient point Pastorales, on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume, ne fût ce que pour le remplir.*

Les quatre Epîtres que l'on va voir, ont été faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide, & ce n'est qu'un essai d'un Ouvrage, où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les sujets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire, au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais si la Fable est trop usée presentement, & l'Histoire peut fournir des sujets plus nouveaux, surtout si l'on cherchoit dans des endroits un peu detournez.

DIBUTADIS A POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicione, inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extremitez de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumiere d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vû une belle statuë de la façon de son pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNe nouvelle joye, & que je veux t'écrire
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sçu prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sçay quoy de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la vûë
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joye on n'a point l'ame émeuë
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte

L'image de cet heureux soir,
Qui repara si bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il sçait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toûjours un témoin trop severe
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout nôtre entretien,
Et nous interrompions nôtre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumiere sombre,
Qui m'aidoit encore à réver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquai à l'observer.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il represente
L'objet de nôtre attachement,
C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante,
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussai plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toy,

Une image , il est vray, peu distincte, imparfaite ,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tôt le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture
Graces à ces heureux hazards.
L'Amour qui sçut jadis débroüiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur memoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pû connoître ,
Si je n'eusse aimé Polemon !

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages ,
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jetter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art?

Ta noire trahison auroit toûjours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets

Je t'offense,& je sçai qu'il s'éleve en ton ame
Un vif,mais doux ressentiment.
Viens,je reparerai ces soupçons de ma flâme
Que je condamne en les formant.

Quoy, de tels changemens seroient-ils donc possibles?
Quoi, cet Amour toûjours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?

FLORA
A
POMPE'E.

POMPE'E étant encore jeune aima la Court'sane Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle, mais comme elle étoit prevenue de la passion qu'elle avoit pour Pompèe,elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son amy, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle luy écrit.

PReste à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.
De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre.
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux
Le croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils representent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du tems où ta flâme inquiete
Craignoit si tendrement des rivaux malheureux?
Ah! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux!

Pourras-tu, ma Flora, resister à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux?

Je te disois alors, je mettrois en usage
Tout ce qui te pouvoit guerir de ce souci.
Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi!

C'étoit toy qui dévois jurer à ta maîtresse

Que tu ne ſerois point touché par tes rivaux,
Que tu pourrois ſoûtenir ta tendreſſe
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? j'étois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foi,
De tendres ſoins me trouvoient invincible,
Lors qu'ils ne partoient pas de toy.

Voilà, Dieux immortels! ce qui fait qu'on me quitte,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc deſormais qui merite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flame
Il falloit d'un amy preferer le repos.
Ne pretends point nous déguiſer ton ame
Sous de vains diſcours de Heros.

On ſçait juſqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Juſqu'où doit nous pouſſer un ſi cher interêt;
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Quoi l'Amour parle, tout ſe tait

Ton changement n'a point une cauſe plus belle
Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle:
Et non un ami genereux.

Pourquoi, lors qu'il voyoit ſa flâme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ſes ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flatée,

Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents joüiroit-il jamais ?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bien-faits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse,
Car quand je reviendrois, quel sort seroit le mien,
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toi barbare & sans amour;
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, helas rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a sçû me prevenir ?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes soins pour lui tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus,
Et je tiendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop-tôt dissipée !
Quoi, d'un fatal amour je pourrois me guerir?
Quoi, j'aimerois un autre que Pompée !
Non, je ne sçaurois que mourir.

ARISBE
AU JEUNE
MARIUS.

QUAND Marius eut été chaſſé de Rome par la faction de Silla, & ſe fut retiré en Afrique, ſon fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempſal Roi de Numidie; qui le retint priſonnier. Une des femmes de ce Roy devint amoureuſe du jeune Marius, & eut la generoſité de lui fournir les moyens de ſortir de ſa priſon, quoi que par là elle le perdit pour jamais. C'eſt aprés qu'elle lui a rendu la liberté, & qu'il a rejoint ſon pere, qu'elle lui écrit.

DEpuis que je me ſuis privée
De tout ce qui flatoit mes plus tendres deſirs,
Dans vôtre ſouvenir me ſuis-je conſervée?
Songez-vous à mes déplaiſirs?

Il n'eſt point de fin pour mes peines.
Rien ne ſçauroit rejoindre Ariſbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir briſé vos chaînes;
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vôtre ſortie,
Un demi jour m'eût-il duré ſans vous parler?
Et maintenant les mois & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous, tout va s'écouler.

Seule,& mortellement blessée ,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne sçaurois bannir l'esperance insensée
Que j'ai de vous trouver par tout.

Qui le croiroit?je revoi,j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré ,
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
Ma tristesse redouble en ce vaste silence.
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lors qu'en mes yeux lassez le sommeil est entré,
En songe quelquefois (ce bien me reste encore,)
Je croi vous avoir recouvré.

Mais vous avoüerai-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que vôtre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me represente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir vôtre prison
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse.
Vous donniez tout à la raison.
Vous me parliez toûjours d'un Pere
Dont il faloit servir la haine & le couroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoi qu'elle m'arrachât à vous,

Helas, d'où vient que ma memoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est il besoin de croire
Qu'il m'aimât sans déguisement?

Oüi, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Vôtre perte à mon cœur en est plus douloureuse
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi.
Je suis une Numide, & vôtre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toûjours celui d'engager.

D'ailleurs, je ne suis plus Numide,
De son propre interêt mon amour est vainqueur,
La naissance n'est rien où la vertu décide,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la memoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au

jour,
J'ai plus fait pour l'effort, quoi que moins pour la gloire,
J'ai sacrifié mon amour.

Grands Dieux! vous vistes seuls mes peines.
De l'excés de mes maux vous fûtes seuls témoins,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie.
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie,
En executant mes projets.

Par une tendresse contrainte.
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi
Dans l'etat où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel supplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquietude
Je sentois s'écouler, & comptois les instans!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du tems?

Prend-on bien toutes ses mesures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je ensuite,

Des Gardes du Palais on a trompé les yeux
On vient à Marius, déja il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensée,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Sçavoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçuë
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts,
Je ne sçai quel plaisir d'une ame genereuse
Me soûtint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Et aprés son effet prompte à se démentir!
Dés que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage.
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service

A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux ſuccés joüit en gemiſſant,
Je n'en rougirai point ; ce qu'Ariſbe a ſçû faire
Excuſe aſſez ce qu'elle ſent.

Que je crains qu'une foibleſſe
N'aide de vôtre part à me juſtifier !
Libre, regrettez-vous les marques de tendreſſe
Que vous reçûtes priſonnier ?

Vous dûtes vers Ariſbe abſente
En ſortant de ces lieux envoyer un ſoupir,
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaiſir.

Un autre Amant eût fui moins vîte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais,
C'eſt-là que je la laiſſe, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que ſçai-je ? un autre Amant peut-eſtre,
En rompant ſes liens eût rendu des combats.
Ah ! ſi dans vôtre cœur ce ſentiment put naître
De quoy ne me paya-t-il pas ?

Mais Dieux ! quel bonheur j'envifage !
C'eſt un prix aſſez grand que mon amour reçoit,
Si prés d'une rivale on ne fait pas uſage
De la liberté qu'on me doit.

CLEOPATRE
A
AUGUSTE.

ON ſçait trop l'Hiſtoire de Cleopatre. Il eſt beſoin de ſe la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'eſprit de cette Lettre, car je ſuppoſe que Cleopatre, aprés la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguſte, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour ſa juſtification, les principaux évenemens de ſa vie. Sur tout, il faut ſe ſouvenir combien Cleopatre étoit une Princeſſe galante, & que dans l'état où elle ſe trouvoit alors, il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource auprés d'Auguſte, qu'une coquetterie bien conduite.

JE croi devoir, Seigneur, vous épargner ma veuë !
En l'état où je ſuis j'évite tous les yeux,
Je ſuis le Soleil même, & je ſuis deſcenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeſte ſejour, conforme à mes penſées,
Excite mes ſoupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes

passées,
Rien n'aproche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compre
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger,

Reine sans Diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçû l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toûjours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût declaré.

Rien ne nous annonçoit encore nôtre disgrace
J'en voulus en fuyant prévenir les arrests,
Et depuis, vous sçavez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrés.
Non, non, sans jalousie, & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succez nous regardions le cours
Nous voulions seulement assurer un azile

A de malheureuſes amours.

Marc Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, ſon air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encore plus, & je l'aimai.

Je ſçai que ſon eſprit violent, temeraire,
Toûjours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir,
Et je craignois pour lui la fortune proſpere
Qu'il ne ſçavoit pas ſoûtenir.

Je l'aimai cependant ; c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égale.
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemy le viſage irrité,
Traitez moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop vôtre bonté.

Je m'aprête à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maiſon des Ceſars, telle eſt ma deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Ceſar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimables ſoins triompha de mon cœur,

Et vous triompherez de moi, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il prefera pourtant la plus douce victoire.
Dieux! quels soupirs poussoit le maître des humains!
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire;
Que remplissoient tant de desseins!

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toûjours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'étois toûjours pleine,
Contre mes doux empressemens?

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posseder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire,
Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée;
J'ai trop dit que Cesar a vécu sous mes loix,
Bien-tôt vous me verrez pâle & defigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand Cesar souhaita de me plaire,

Mes jours couloient alors dans la prosperité.
Le sort, vous le sçavez, favorable, ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut être... mais helas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous feriez par le sang, par l'aveugle naissance
moins obligé de l'imiter.



POESIES GALANTES.

ELOGE DE MARQUE'S,

Petit Epagneul, venu d'Eſpagne.

SÇavez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la reſſemblance ?
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le miſtere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués ſon humeur, ſa figure;
Mais enfin cette Enigme eſt-elle trop obſcure?
Vous rendez-vous ? il reſſemble à l'Amour

A l'Amour, direz vous ! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vû comparaiſon clocher.
Un chien avec l'Amour ! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un parallele exact, & ſans reproche.

Marqués ſur vos genoux a mille privautez ;

Entre vos bras il se loge à toute heure,
Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,
Lors qu'il est bien reçû par vous autres beautez

On voit Marqués se mettre aisément en colere,
Et s'appaiser fort aisément;
Connoissez-vous l'Amour? voila son caractere,
Il se fâche & s'appaise en un même momenr.

Afin que vôtre Chien ait la taille mieux faite
Vous le traitez assez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toûjours diete,
Subsiste je ne sçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance,
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant,
Et s'il ne vivoit d'esperance,
Je croi qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit Chien vous folatrez sans cesse,
En folâtrant ce petit Chien vous mord,
On joüe avec l'Amour, il badine d'abord
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.
On veut qu'un Chien soit tel que quand il vient de naistre,
Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître

Vous caressez Marqués, parce qu'il est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués se plaint du mauvais tour.
Ah! vous me ruinez, vous gâtez tout. Poëte,
Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprés de ma maîtresse,
Si vous ne le sçavez, elle l'a toûjours fui,
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir par malheur du raport avec lui.

En mon état de Chien j'ai l'ame assez contente
Je suis heureux par cent bonnes raisons;
J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune presente.

Ah! mon pauvre Marqués, ce seroit grand pitié
Qu'aprés avoir quitté pour elle Pere & Mere,
La Partie, aux grands cœurs toûjours aimable & chere;
Tu te visses disgracié
Pour une cause si legere.

Non, cela ne se peut fait valoir tes appas;
Caresse-la, tiens-toi sans cesse entre ses bras,
Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du raport,
Fait que l'Amour trouve grace auprés d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort.

SONNET.

JE suis (crioit jadis, Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit aprés elle.
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je sçais joüer du Lut, arrêtez Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon sçavoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuyoit plus vite aprés ce mot fatal.

Mais s'il eût dit, Voyez quelle est vôtre conquête.
Je suis un jeune Dieu, toûjours beau, toûjours galant,
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

PORTRAIT
DE
CLARICE.

J'Espere que Venus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de Beautez m'ont paru redoutables,
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendresse,

Et mon cœur n'étoit point bouché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse.
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois, qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encore bien necessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Sans prêtendre à ce caractere,
Qui pour être sans art n'eût que plus d'agrémens
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former,
Comme en aimant je prétens estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure,
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarassé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé.
Ne m'envoyât à ma Chimere.

Je ne sçai cependant comment l'Amour a fait;

Il faut qu'il ait long-tems médité son projet.
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits :
Je croi pour moi, qu'il me l'a faite exprés..
O ! que l'Amour a de malice !

LES JEUX OLIMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe fête,
Et les Herauts crioient, *Citoyens accourez;*
Vous n'avez jamais veu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apreste.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eût été déja veuë.
Mais quoi ? dans la condition
Où les Dieux on reduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fist une exception.

Telle est chez les Amours la coûtume établie ;
La même chose s'y publie
A des Jeux solemnels qu'ils celebrent entr'eux ;
Mais ce qui fait pitié quand on le considere,
C'est

C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux
Cependant pour ces malheureux
C'est une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond;
Ils baissent maintenant, moins d'un an les emporte;
Et s'il faut que toûjours ils baissent de la sorte,
Dieu sçache ce qu'ils deviendront,
Avoir vecu deux ans, la carriere est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer;
Mais d'aller jusqu'à quatre, oh ! ce seroit folie.
Si seulement ils osoient y penser.

Aussi ne fût-ce point une veüe ordinaire,
Lors qu'à ces derniers Jeux, & sans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cipre & de Cithere,
Le Mathusalem des Amours,
Un amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidelle raport;
Le petit Peuple aîlé, dans un commun transport
Batit des mains, cria miracle.

Mais grands Dieux ! que ne fût-ce pas,
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats !
Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide

Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours
Tantôt à declarer une flâme timide
Qui veut parler,& qui se tait toûjours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles;
Ces petits soins qui touchent tant,
Tantôt à se plaindre des Belles
Avec respect,& même en s'emportant.
Que sçais-je enfin? sous cette fausse image,
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs emplois
Que ce solide aprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allegresse s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envie
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime,
L'autre veut sçavoir le regime
Dont jusqu'alors il s'est servi.

Mais lui,ce ne sont pas ici, comme j'espere,
Dit-il,les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'est pas encor tems que je sois admiré,
Et qu'il soit dit;sans vous déplaire,
Tous tant que vous voila,je vous enterrerai,
Mon destin sera tel,que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moi seul je ferai foi;
On me consultera sur de vieilles pratiques
Dont la memoire auroit peri sans moi.
Mais puisque vous voulez sçavoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et comme on voit la nourriture est bonne.

SONNET.

PArce que l'Espagnol est une langue fiere,
Je vous le dois apprendre ; hé bien soit, commençons ;
Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
C'est de ne se servir jamais de mes leçons.
Déja si fierement vôtre ame indifferente
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous sçavante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer,
Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le prefere
A la rude fierté d'une langue étrangere.
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.
Mais que de son côté l'Espagnol se console,
Car ne pouvons-nous pas mesler dans nos amours,
Et liberté Françoise, & constance Espagnole?

LES FLE'CHES
D'AMOURS.

L'Amour n'avoit jadis que des fléches d'acier
Ce n'étoit faire grande dépense.
Mais cela suffisoit pour un siecle grossier,
Où tous les cœurs se rendoient sans deffense.
Le tems changea ; plus de simplicité,

Les traits d'acier devinrent inutiles ,
Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
Qui de les repousser prenoient la liberté.
S'ils blessoient, la blessure étoit bien-tôt guerie ,
Personne ne s'en trouvoit mal.
Quel remede? il falut changer de batterie,
Il les fit d'un autre métal,
Ce fut d'or; à l'Amour la victoire étoit seure.
Quels ennemis , grands Dieux, n'auroit-il pas défaits ?
Aussi, quoi qu'il parût d'abord se mettre en frais
Il regagna ses frais avec usure.
A chaque fleche qui valoit
Une foule de cœurs couroit au devant d'elle.
Quoi que la playe en fût mortelle,
N'étoit pas blessé qui vouloit,
L'Amour ne lançoit plus ses fléches que par grace ,
Heureux les cœurs sur qui tomboient des traits si doux !
Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse ,
Lors qu'ils ne l'étoient pas de recevoir les coups
Chacun d'eux eût reçû vingt fléches au lieu d'une ,
Chacun eût volontiers épuisé le carquois ;
Se faire blesser plusieurs fois
C'étoit assez pour faire sa fortune
Cette mode n'a point changé ,
Les fléches d'or sont toûjours en usage,
Et pour peu qu'on s'en serve, il n'est cœur si sauvage,
Qui sous les Loix d'Amour ne soit bien-tôt rangé.

SUR



SUR

UN SOUPER

Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être, s'ennuyât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi! terrible Dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire
Ennemi de la joye, Ennui, puissant Ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque, aujourd'hui,
Va t'établir ce soir dans la noble cohuë,
Descens envelopé d'une invincible nuë,
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sçache comment,
Tu regnes plus absolument.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle soit complete
Le triste Serieux & la Langueur secrette
Par qui les Plaisirs sont chassez,
Les Complimens froids & glacez,
Les Nouvelles de la Gazette;
Les longs Contes, remplis de détails entassez,
Ou, qui pis est les Ris forcez,
La Gayeté fausse & contrefaite,
Les Bons mots d'autrui qu'on repete,
Et qui même sont mal placez;
Que d'un repas tres-court les Convives lassez
Cachent leurs baillemens sous une main discrette,

Qu'ils preſtent à l'Horloge une oreille inquiete,
Et ne ſe montrent empreſſez
Qu'à faire avant minüit une heureuſe retraite
Ennui, tu me diras qu'en preſence d'Iris
Il ne t'eſt aiſé d'établir ton empire,
Que ſon aimable veüe animant les eſprits...
Je t'entens à cela je n'ay qu'un mot à dire.
Et bien, tu ne dois pas ſonger
A regner ſur toute la Bande,
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager,
C'eſt ſur elle, grand Dieu! qu'il faudra te vanger
Puiſſant Ennui, je te la recommande.

SUR

UN RETOUR.

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point, ne ferai-je ſans ceſſe
Que d'inutiles vœux pour hâter ta pareſſe
Mois charmant, Mois aimable, où de ſes dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux?
De Vignerons contents quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépoüiller ſes Etats.
Et faire boüillonner la liqueur enflâmée
Mere des jeux, & l'Ame des Repas?
Ainſi dans le fond d'un Bocage
Je parlois ſeul, & bacchus m'entendit;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,

Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'aplaudit.
Mais l'Amour qui sçavoit combien Iris m'occu-
pe,
Et dans quel tems son retour est reglé,
De mes discours avoit lui seul la clé
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

REVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le silence,
A vous à qui je rends des soins
Inconnus,& sans recompense,
A vous,qui pourrèz bien ne le jamais sçavoir,
En ces lieux écartez j'adresse cet hommage,
Et je puis seulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquitât ainsi;
Mais vous,si vous faisiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ETRENNES.

Pour toute l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'an qui suit mil sept
cens,
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens

Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre sens.
Mais avec cette année un siecle aussi commence
Attendons, ay-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre Bail peser la difference.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance?
Et bien donc, pour le siecle, soit.

AUTRES ETRENNES.

EN ce jour solemnel, où de vœux redoublez
Plus qu'en tout autre tems les Dieux sont accablez,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles,
J'ai demandé des jour occupez & paisibles,
De plaisirs vifs, sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquietude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goust naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas
En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine,
Renvoyé vers l'aimable Ismene.
Ceci ne me regarde pas.

SUR
DES ETRENNES.

Avancées d'une année sur l'autre.

LE Dieu de l'Helicon & celui de Cithere,
Souverains des Plaiſirs, ſont convenus entre eux,
De Payer tous les ans à Celle qui m'eſt chere
Un tribut de vers amoureux,
Elle qui n'eſt pas menagere
Veut en mil ſept cens un manger mil ſept cens deux,
Et les Divinitez faciles à ſes vœux,
N'y ſçavent rien que de la laiſſer faire.
Qu'en arrivera-t-il? le fond manquera? Non.
L'Amour fournit toûjours, la ſource eſt abondante.
Oüi l'Amour, direz-vous, mais pour vôtre Apollon...
Oh, quand l'Amour le prend d'un certain ton,
Il faut, ma foi qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dés ma naiſſance même

Promit mon cœur à vos appas!
Un Astrologue expert dans les choses futures
Voulut en ce moment prévoir mes avantures;
Des Planetes alors les Aspects étoient doux,
Et les Conjonctions heureuses,
Mon Berceau fut le rendé-vous
Des Influences amoureuses;
Venus & Jupiter y versoient tour à tour
Tant du quintessance d'amour
Que même un œil mortel eust pu la voir descendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
Helas! je ne faisois que de venir au jour,
Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Astrologue d'abord fit le plan general.
Il le trouva des moins considerables,
Je ne devois ni forcer Bastions,
Ni décider Procez, ni gagner Millions,
Mais aimer des Objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçûs,
Eprouver les amours coquets ou veritables,
Donner mon cœur, le rependre, & rien plus.
Alors l'Astrologue s'écrie,
Le joli garçon que voila!
La charmante petite vie
Que le Ciel lui destine là!
Mais quand dans le détail il entra davantage,
Il vit qu'encore Enfant je sçavois de ma foi
A deux beaux yeux faire un si prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions presque d'un même âge.

D'autres amours aprés s'emparoient de mon
cœur,
La force,la durée en étoit inégale,
Et l'on ne distiuguoit par aucun intervalle
Un amour & son successeur.
Ce n'estoient jusque-là que des Préliminaires
Le Ciel avoit paru d'abord
Par un essai de passions legeres
Jouër seulement sur mon sort
Mais quel amour,ô Dieux;quel amour prend la
place
De ceux qui l'avoient precedé!
Fuyez,foibles amours dont j'étois possedé,
Fuyez, & dans mon cœur ne laissez point de
trace,
Celui qui se rendoit maistre de mon destin
Du reste de ma vie occupoit l'étenduë,
L'Astrologue avoit beau porter au loin sa veuë,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi,disoit-il,presque en versant des larmes
Ce pauvre Enfant que je croyois heureux,
Des volages amours va-t-il perdre les charmes?
Quoi pour toûjours va-t-il être amoureux ?
Non non il faut que je m'aplique
A voir encor l'affaire de plus prés.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses Regles en pratique;
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des Fixes & des Planettes,
Dans tous les coins du Ciel promene ses Lu-
nettes,
Retrace des Calculs qui n'étoient pas trop courts
Et puis quand il eut fait cent choses déja faites
Il vit que j'aimois pour toûjours.

LE TEMS ET L'AMOUR.

FABLE.

ILs sont deux Dieux,portants aîles au dos,
Les plus méchants qu'ait Jupin à sa table
L'un est le Tems,mangeur insatiable ,
Vieillard chenu,mais helas!trop dispos !
Et l'autre,qui;c'est l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chez son Beaupere à forger une chaine
Qui de deux cœurs doit unir le destin
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire ,
Qui vous le ronge,& vous l'use à la fin;
Adieu la chaine,& le Vieillard malin
S'envole ailleurs,riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais sous sa cruelle dent
Liens si forts qu'ils fissent resistance?
Ces jours passez je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence.
Tous deux,tous deux,l'Enfant & le Vieillard;
Ils composoient une chaine durable,
Le Tems lui-même en serroit avec art
Tous les chainons.N'est-ce point une fable
Non,je l'ai veu,veu de mes propres yeux,
Ou je le sens,pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

Sur ce qu'on traîtoit de Macreuse *un homme qui paroissoit fort indifferent. & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur estoit fameuse
Parmi sa froide Nation.
Il est dit dans une Cronique
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre Animal aquatique,
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi tôt de l'Oiseau le sang froid se dégele,
Sa forme change, & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce spectacle
Tout le monde cria miracle;
Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement?
C'est qu'Iris fit ce changement
La Macreuse soudain, fiere de ne plus l'être.
Va dans un Colombier se faire reconnoître,
Prendre son rang joüir des droits
D'un nouvel être qui l'honore,
Et qui plus est, plus mille fois encore.
Aimer pour la premiere fois.
Qu'elle se sentit peu de sa triste origine!
Qu'elle sçut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit son destin si beau!
Dans leurs caresses amoureuses,

Tous les autres Pigeons, Pigeons dés le berceau,
Sembloient eux-mêmes des Macreuses.
Aussi de ses amours en tous lieux signalez
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déesse charmante,
Qui sous ses loix tient les Enfans ailez,
Perdit un des Pigeon à son char attelez,
Nôtre Macreuse eut la place vacante.

SUR CE QU'EN ECRIVANT

*A une personne on n'avoit osé écrire le mot d'*Amour *& qu'on l'avoit laissé en blanc.*

HIer peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir
Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir
J'eus trop d'égard pour une indifferente,
Je craignis plus de l'offenser que toi
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi
Le moyen que je me repente ?
N'est ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La seule criminelle est la Beauté que j'aime,
De ton nom outragé vange l'honneur suprême,
La peine que tu dois choisir,
C'est que bien-tôt avec plaisir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

Où une personne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un sentiment qu'on lui demandoit.

CErtain Chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes esprits,
J'eus recours au fils de Cypris,
Il n'est Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces sortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire
J'entendis...juste Ciel! quelle seroit ma gloire!
Quel destin seroit aussi beau!
Mais helas! il ne lût qu'à travers son Bandeau,
Et je n'ose presque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prester des armes
Que d'être seul, & de rêver.
La dominante idée à chaque instant presente
N'en devient que plus dominante,

Elle cauſe à ſon gré de trop tendres tranſports,
Et plus l'Eſprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors ,
Plus il retrouve ce qu'il'aime.
Je connois ce peril,& qui le connoît mieux ?
Tous les ſoirs cependant une force ſecrette
M'entraine en d'agreables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là vous m'occupez ſeule,& dans ce doux ſilence
Abſente je vous voi, je ſuis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence,
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux .
Que s'il venoit par ſa préſence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de deſcendre
Sa Sœur jette un éclat moins vif , & moins perçant ,
Elle répand dans l'air je ne ſçai quoi de tendre ,
Et dont mon ame ſe reſſent,
Peut-être ce diſcours n'eſt guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point;je ſçai ce que j'y perds
Un cœur paſſionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'eſt pas ſenſible.

SUR UNE PASSION D'AUTONNE.

O Que Dame Cypris eſt bonne,
Qui juſtement lorſque l'Autonne
Va dépoüiller nos Echalas,
Vous rend plus ſenſible, & me donne
Ce qui m'eſt dû ſur vos appas!
Car & cette gent fanfaronne
Qui prétend ſe plaire aux combats,
Et cette autre non moins friponne
Qui porte de petits rabats,
Et ceux de qui la bouche entonne
Les graves Galimatias
Que l'aveugle Themis ordonne,
Enfin Galants de tous états
Seront abſens de ces climats,
Où mon heureux ſort m'empriſonne,
Et d'où ne ſortent point vos pas.
Que ſi dans le tems des frimats,
Où le monde à Paris friſſonne,
Où juſque dans les Galetas
Eſſain d'Amours en l'air bourdonne,
Où tout époux eſt dans le cas
Dont il ne faut railler perſonne,
Où tout Amant ſensé ſoupçonne
Qu'il pourroit ne s'en ſauver pas,
Si dans ces tems ſi délicats

Fidelité vous abandonne,
Par ma foi, je le dis tout bas,
J'en rougis, mais je lui pardonne.

A MADAME LA D.. DE M.

Sur son Mariage qui fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

DU beau Sang dont vous êtes née,
Un Souverain vous est dû pour Epoux,
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'Ennemi de l'Himenée.
Le serieux Himen par un grave decret
Vous met entre les bras d'un Prince d'Ausonie
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de son genie,
Sans pompe & presque en secret
Conclut la ceremonie
Dans un méchant Cabaret.

LES DEUX COURRIERS.

L'Autre jour deux Courriers, chacun portant
sa male,
L'un parti de la Capitale,
L'autre d'un lieu voisin, le plus beau des Deserts,
Allant tous deux d'une vîtesse égale,
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs? direz-vous. Voici choses nouvelles.
Ç'étoient Zephirs, entendez-vous;
Et ce qu'ils portoient sur leurs ailes
C'estoient soupirs dérobez aux jaloux,
Vers, & que sçai-je enfin? cent autres bagatelles,

Qui ravissent deux cœurs fidelles,
Et font leurs tresors les plus doux.
Le Courrier qui tournoit le dos à la grand Ville
Vous sçaurez que c'étoit le mien,
Dit à l'autre, parti de ce sejour tranquille
Où se renfermoit tout mon bien,
Ta course doit être assez prompte,
Tu n'as rien à porter, mon Frere, au prix de moi
Voi comme je suis chargé, voi,
Tu devrois en mourir de honte,
Il est vrai, répond-il & cependant je conte
D'être encor mieux reçû que toi.

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, sa Mere,
Tous ses Parents Jeux & Ris,
Toute l'Isle de Cithere,
Et qui plus est mon Iris.

SUR
UNE PETITE
VEROLE.

SUr le sujet de la genie femelle
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il l'est,
Grace & Beauté sont ensemble en querelle;
Car Beauté dit,C'est par moi qu'elle est belle.
Grace répond,C'est par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté toûjours fiere & hautaine
D'esprit quinteux,& qui veut qu'on aprenne
Combien ses dons doivent être cheris,
Vous prend congé du visage d'Iris.
Mais d'autre part sa gentile Rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure & tous nos cœurs avec,
D'Enfans ailez troupe toûjours égale
Aux pieds d'Iris se rend avec respect
Dame Beauté mainte couleuvre avale.

Si qu'à la fin, voyant que son couroux
N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire, au plus viste ;
Heureuse encor qu'on la reçoive au giste.

SUR
UNE SCENE
Que j'avois faite entre l'Amour & Psiché.

PSICHE' A IRIS.

MA chere Sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'un & l'autre
Vôtre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

MADRIGAL.

JE veux chanter en vers la beauté qui m'engage
J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet,
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage

AUTRE.

TU sçais quel est l'objet, Amour dont j'ai fait choix,
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes.

Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix;
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle
Pour t'aquiter envers elle
De tout ce que tu lui dois,

SUR

UNE PASSION CONSTANTE,

Sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs, & du dédain;
Iris se trouva moins severe,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel temeraire.
Cependant par tous les degrez
Il sçut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siecles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles
Iris en trahison lui coupoit les deux ailes,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aye encor connu,
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu sombre & tenebreux,
Le dixiéme Janvier, s'assemblerent les Sages,
Censeurs du monde, & presque Antropophages,
Gens sans amour, & révants toûjours creux
De longs habits de deüil la Troupe étoit couverte,
De deüil étoit tendu le funeste séjour;
L'an précedent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit deserté; quand un Sage deserte,
Ne le cherchez que chez l'amour.
Dans des chants où regnoit une tristesse extrême
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.
Helas! disoit avec transport
Un Orateur à face maigre & blesme
C'estoit pour nôtre Corps un sujet excellent;
Quel paresseux! quel indolent!
Quel ennemi du soin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!
Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille!
A peine quelquefois paroissoit-il galant;
Je sçai qu'il faisoit mal d'en faire le semblant,
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprés de cet amour sincere & violent
Qui nous en a fait un rebelle!
Le Discoureur en étoit là,

Quand le Sage défunt parut,& le troubla ,
Comme un Spectre sorti du tenebreux rivage.
Messieurs,leur dit-il,me voilà,
Et voilà celle qui m'engage;
Critiquez ce Portrait,vous sçavez critiquer,
Et comme un peu de tems vous sera necessaire,
Je ne veux pas vous en laisser manquer,
Je reviens dans un an,à l'autre Anniversaire.
En attendant,je vous declare à tous
Que j'aime,que l'on m'aime , & que vous êtes fous.

LETTRE

A une Demoiselle de Suéde , dont j'avois vû un trés agreable Portrait chez M... Envoyé de Suéde,qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne sçai si en me donnant l'honneur de vous écrire , j'écris à quelqu'un. Sur vôtre nom , qui est fort illustre , il faut que je vous croye Suedoise ; sur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans vôtre portrait , & qui doivent être pleins de feu dans l'Original , je vous croirois Espagnole ; sur de jolis vers François

qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoise ? sur les Vers Italiens qu'on dit que vous sçavez faire, vous devez être Italienne; sur tout cela ensemble, vous n'êtes d'aucun Pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé
Dix-sept ans à peu prés, c'est l'âge qu'on vous donne ;
Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne,
Pour vous, ils vous font tort. L'esprit si cultivé,
Et dix sept ans, font que je vous soupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a révé,

Cependant il est certain que M. l'Envoïé de Suéde prend l'affaire fort serieusement, & si l'on a à croire des prodiges, ce doit estre plûtôt sur son autorité que sur celle d'un autre. Il soutient que vous êtes à Stokolm, que mille gens vous y ont vuë, & vous y ont parlé, il dit même que vôtre portrait qui represente le plus charmant visage du monde ne represente pas le vostre dans toute sa beauté, & que les Peintres de Suéde ne flatent pas comme les nostres. Mais pourquoi nous qui sommes dans le Pays de la beauté, de l'esprit, & des agréments, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une personne si accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoise nous fait dire aussi tôt. A cela

je ne sçai qu'une réponse,qui puisse nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs si redoutable
Ne trouve pas sans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suéde,& si prés des Lapons;
Les cœurs y sont glacez, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas du produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Eussent répandu tous leurs dons?
Si nos Climats n'ont rien qui ne vous céde
Soit en esprit,soit en attraits,
C'est qu'Amour y soumet les cœurs à moins de frais
Qu'il ne pourroit faire en Suéde.

C'est-là,Mademoiselle,tout ce que j'ai pu imaginer de plus vrai-semblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire sçavoir si vous êtes. Que vostre modestie ne vous empêche point de me l'avouer naturellement, je vous promets de n'en parler à personne, je ne voudrois pas qu'on sçût que j'eusse quelque intelligence avec une Etrangere,qui triompheroit de toutes nos Francoises, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce seroit là un trop grand crime contre ma Patrie ; cependant je m'accoûtume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes sou-

pirs, à l'heure qu'il eſt ſortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux déſolez, où l'Hiver tient ſon ſiége
Sur de vaſtes amas de nége,
Où les Aquilons violents,
Où les frimats & les Ours blancs,
Compoſent ſon triſte cortege,
Mer Glaciale, affreux climats,
C'eſt aprés vous que je ſoupire;
Les lieux où regne un éternel Zephire
Le ſéjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyez, Mademoiſelle, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flate que mes hommages qui ne ſeroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieues de Pays pour aller juſqu'à vous, & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin, ce me ſera du moins auprés de vous une eſpece de merite. Je n'en ay point d'autre à vous faire valoir & je ne crois pas même qui vous puiſſiez ſçavoir qui je ſuis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté juſque ſur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts
Et qui voyage dans la Lune,

LE RUISSEAU AMANT.

A LA PRAIRIE.

J'Ai fait pour vous trouver un assez long voyage,
Mon aimable Prairie, enfin je viens à vous,
Recevez un Ruisseau, dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour vôtre usage.
C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma source,
J'ai toûjours jusqu'ici continué ma course,
Toûjours roulé mes petits flots.
D'un cours precipité j'ai passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir
Je n'ai point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas loisir.
Tel que vous me voyez, sçachez, ne vous deplaise,
Car il est bon de se faire valoir
Que plus d'une Prairie auroit été bien aise
De me donner passage & de me recevoir.
Mais ce n'étoit pas là mon compte
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazoüillant fierement, je leur disois adieu,
Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plûpart dignes de mes refus;
Les unes, entre nous, sont d'accez si facile,
Que tous ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toûjours en avoir un grandnombre
Et moi dans le grand nombre aussi-tost je me pers ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts ,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous;
Vous êtes bien mon fait, je suis assez le vôtre.
Mais aussi, moi reçu , n'en recevez point d'autre ,
Car je suis un Ruisseau jaloux.
A cela prés qui n'est pas un grand vice ,
J'ai d'assez bonnes qualitez,
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les Estez.
Je sçais que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moi ne s'accommodent pas,
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort souvent leurs eaux taries.

Mon cours en tout tems est égal,
Je suis tranquille & doux, ne fais point de ravage,
De plus je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie,& peut-être assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux goutes d'eau
A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un chez elle.
Mais pour vous,sans vous mettre en frais,

Sans vous servir d'un pareil artifice.
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprés.
Vous faire offre de leur service,
Et le tout pour vos interêts.

A present, je l'avoüe, on vous trouve agreable,
Vous donnez du plaisir aux yeux;
Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus veritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée,
Je vous enrichirai de ces nouveaux tresors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je m'unirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre;
A quoi plus fortement puis-je m'interesser ?
Déja même en deux bras je m'appreste à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu se resoudre à partir;
Et quand j'aurai formé cent routes differentes,
Je me perdrai chez vous, plûtôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui boüillonnent de joye,
De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus tems à vous de n'y consentir pas.

TABLE

DU CONTENU EN CE LIVRE.

ENDIMION.

PASTORALE.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

L'Auteur en donnant dans cette Piece la veritable idée de l'Eglogue, critique ceux

DIGRESSION.

Sur les Anciens & les Modernes.

RECUEIL DE POESIES

DIVERSES.

Fin de la Table.

